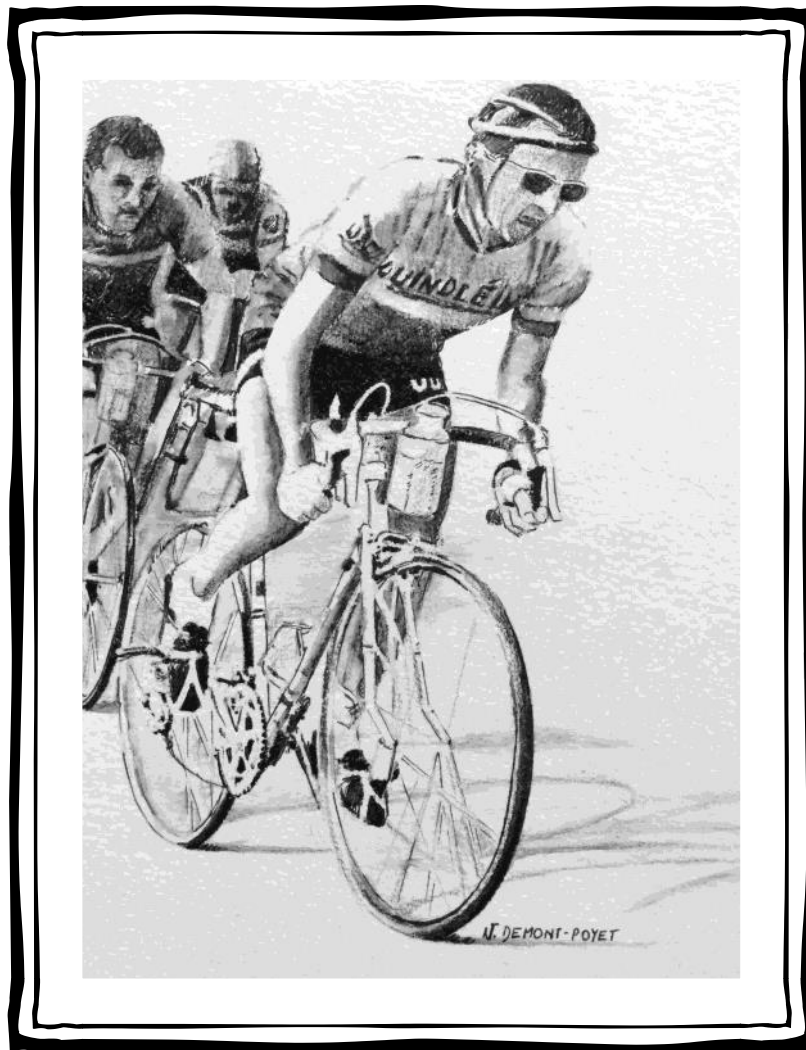


# EN CE TEMPS-LÀ



Revue annuelle composée pour le Noël des Anciens de

# Coublanc

**Année 2016**

**Prix minimum : 4,50 €**

# Éditorial

de *Bernard Berthier*

président de l'association  
du Noël des Anciens de Coublanc  
et rédacteur en chef d'*En ce Temps-là*

Voici une 21<sup>e</sup> livraison de notre (de votre) revue. Elle bat les records d'épaisseur, tant vous nous donnez de souvenirs et de documents.

Les souvenirs des uns et des autres ne concordent pas toujours : plus d'une fois j'ai laissé de légères contradictions. Au lecteur de juger, et de nous renseigner.

Les événements de 1939-1945 s'éloignent : il faut oser commencer à parler avec modération des graves oppositions qui ont divisé notre pays.

Coublanc n'est pas une île : beaucoup de témoignages nous font circuler dans tous les villages d'alentour ; en particulier, plus de la moitié des poilus évoqués ne sont pas purement et définitivement coublandis, grâce à la baguette magique de l'exogamie, ou à cause de la nécessité de travailler ailleurs.

La rédaction (moi !) surcharge parfois les récits de parenthèses chargées de dates. Ces dates peuvent intéresser, mais elle peuvent aussi gêner la lecture : dans ce cas, entraînez-vous à les sauter, quittez à y revenir dans un deuxième temps.

Bref, lisez à votre gré, ce qui vous promettra une...

... bonne lecture!

## Crédits iconographiques

Fonds B. Berthier (pp. 13, 15, 18, 19)  
Fonds Jeanne Berthier-Auclerc (pp. 20)  
Fonds Bénas (pp. 7, 8, 11, 12)  
Fonds Marilou Chavanon-Duffy (pp. 14, 17, 19)  
Collection Mélanie Berthier (pp. 4 et 6)  
Fonds M & M Barriquand (pp. 21, 27 et 28)  
Fonds Maurice Poyet (p.16)  
Fonds Druère-Vaginay (pp. 31 et 32)  
Fonds Provillard-Brise (pp. 32, 35, 37)  
Fonds Ray-Poyet (p. 34)  
Fonds Brissaud (p. 44)  
Nadège et Patricia Demont (pp. 1 et 44)  
Internet sans indication de copyright (pp. 3, 4, 5, 9)

**JOYEUX NOËL 2015  
ET  
HEUREUSE ANNÉE 2016**

## Sommaire

- **Le latin de notre enfance, « Devises nautiques »** par *Bernard Berthier*, page 3.
- **Le vitrail de la Crucifixion** par *Régis Déal*, page 4.
- **Henri Bénas sur le cuirassé « Richelieu »** par *Baby Bénas*, page 7.
- **Vingt-quatre lettres d'Henri Bénas** Extraits choisis par BB, page 8.
- **Madeleine Prajoux, une figure d'Écoche autrefois** par *Mado Clarin, Auguste Larue et alii*, page 13.
- **La Mélo** par *Marilou Chavanon et Régine Desseaux*, page 17.
- **Souvenirs de jeunesse** par *Jeanne Berthier*, page 29.
- **Deux frères dans la tourmente de 1940-1944** par *Maurice Barriquand*, page 26.
- **Mon frère André Druère** par *Cécile Vaginay-Druère*, page 31.
- **Le grand amour d'André Druère** par *Noëlle Ray-Poyet*, page 33.
- **Souvenirs cyclistes** par *Albert Provillard*, page 35.
- **Un siècle après. Les poilus de Coublanc morts en 1915** par *la rédaction*, page 38.
- **En mémoire de Jeanne Brissaud**

Les autres rubriques, liste des Anciens, des décès, naissances, mariages, contributions des élèves des écoles, mots croisés, sont à peu près à leur place habituelle...

Le dessin de la page de garde est, cette année encore (merci!) de Nadège Demont-Poyet, à partir d'une photo d'André Druère en pleine action.

## Dans les prochains numéros

- Tous nos poilus morts en 1917.
- Souvenirs d'enfance brionnaise de Marie-Laure Chassignolle.
- Un curé originaire de Coublanc : l'abbé Barriquand. (deuxième partie).
- Un religieux coublandis dans l'Empire ottoman.
- Paul Bocuse à Coublanc.
- Souvenirs divers de Maurice Accary.
- Grandeur et décadence de la famille Auvolat.
- La Raterie au temps de la jeunesse de Jeanne Berthier.
- Souvenirs d'enfance à la Place de Célestine Barriquand.
- Montbernier et ses habitants entre les deux guerres, par Maurice Barriquand.
- Le récit de la Marie-Théophile.                      Etc., Etc.

# Le latin de notre enfance

## Devises nautiques

par Bernard Berthier

Henri Bénas a été marin sur le navire de guerre *Le Richelieu*. Il en est question pages 7 à 12. Le nom de ce navire est un hommage au cardinal de Richelieu qui fut à l'origine de la puissance navale française sous Louis XIII.



La chance veut que nous ayons une lettre d'Henri sur un papier frappé aux armes et à la devise du cuirassé :

FVRENTIBVS EMINET AVSTRIS

Ces mots constitueront « le latin de notre enfance », même s'ils n'étaient familiers qu'à un seul jeune homme de Coublanc... en ce temps

-là ! Mais la famille Bénas, qui a reçu la lettre, a elle aussi pu se demander ce que cela voulait dire.

« Furentibus eminent austris » : [Le Richelieu] domine les tempêtes furibondes. Fière devise d'un bateau de grande taille, capable d'affronter les mers les plus hostiles.

Or il se trouve que ces trois mots sont aussi une des devises du cardinal de Richelieu, ainsi que le prouve ce jeton de 1637, dont l'avvers montre un portrait du prélat-premier ministre. Le graveur a représenté au revers un vaisseau de l'époque avançant majestueux parmi des grains.



Pourquoi Richelieu s'était-il choisi cette devise ? Les ennemis de la France, qu'il combattait, étaient les Espagnols, situés principalement au sud de la France ; d'où le mot « austris », de « auster », signifiant à la fois la tempête, le vent du sud et par conséquent le sud, comme « austral » en français. De plus, en latin, le nom de l'Autriche est « Austria » : jeu de mots possible, puisque la France était affrontée à l'Autriche (d'ailleurs quasi unie à l'Espagne) lors de la guerre de Trente Ans.

Comme c'était la mode à l'époque, on prenait ses devises soit dans la Bible, soit dans les auteurs latins. On trouve l'expression « furentibus austris » (= les vents en furie) dans l'*Énéide* (I, 51) de Virgile (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) : c'est un passage où il est question du Dieu Éole maîtrisant les vents, dont il est le roi.

Au-dessus de la devise du *Richelieu*, on voit ses armoiries : un écu surmonté d'une croix et d'un chapeau plat. Une ancre dessous l'écu, deux pyramides à droite et à gauche. L'ancre s'explique d'elle-même pour un bateau. Mais le reste ? Il faut en revenir au cardinal de Richelieu, dont voici les armes.

À la place de l'ancre, la Croix de l'ordre du Saint-Esprit : c'est plus normal. On



comprend maintenant que l'écu, d'argent, à trois chevrons de gueules, est celui de la famille d'Armand-Duplessis de Richelieu. Sous la croix, une couronne, symbole de son pouvoir quasi royal. Le chapeau plat ? C'est le couvre-chef des cardinaux.

Les deux pyramides accrochées à des cordonnets sont aussi un apanage cardinalice : elles comptent quinze glands de chaque côté. L'image est plus facile à décrypter sur les armes du prélat que sur celles du cuirassé, où l'on voit des sabliers plutôt que des glands, mais c'est la même chose en fait, et le « bâtiment de ligne » hérite de son parain.

Les marins ont parfois de l'humour. On trouve sur le Net une anecdote qui le prouve. Au port, au mouillage et en transit, la bouche de chaque canon du *Richelieu* était protégée de l'eau, du sable et de la poussière par des tapes de bouches en bronze, des bouchons, si l'on préfère, qui étaient décorés aux armes du cardinal de Richelieu et portaient sa devise : « Furentibus eminent

austris ». C'est en découvrant cette devise qu'un des visiteurs demanda ingénument :

– C'est du latin ?

– Non, répondit le marin. C'est du laiton !

Cette blague n'est pas une raison suffisante pour publier à l'avenir une chronique intitulée : « Le laiton de notre enfance ».



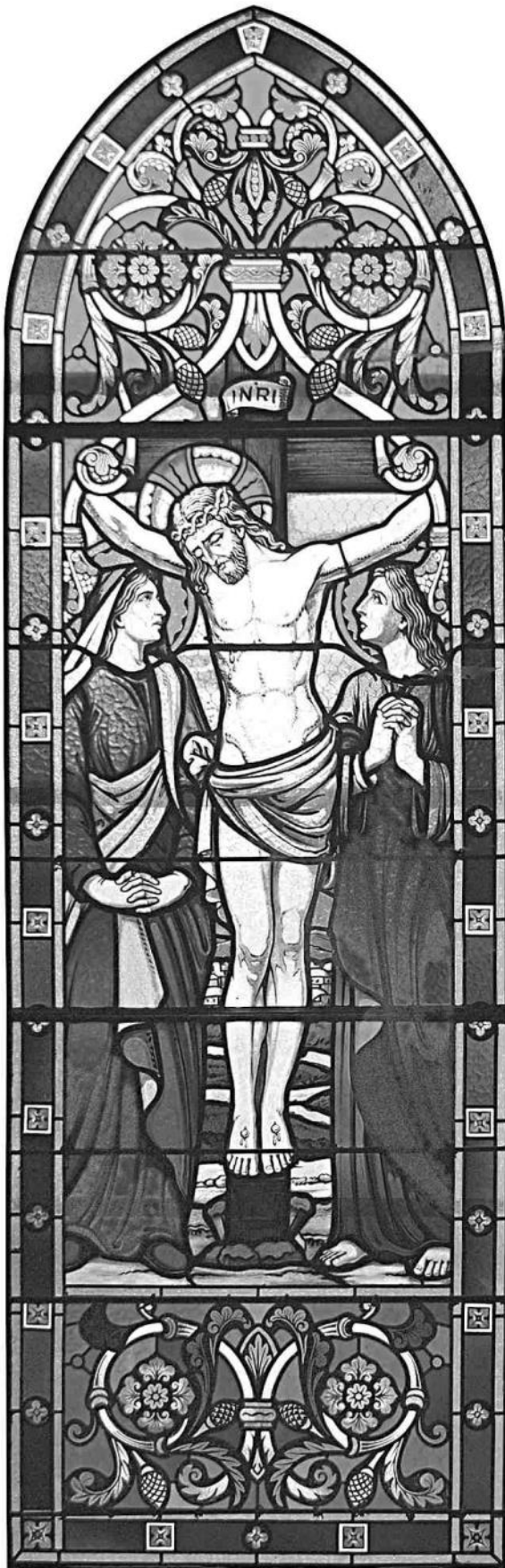
ton de notre enfance ».



Parmi les devises latines qu'il faut connaître en notre sombre époque d'attentats, et que nos anciens connaissaient sans doute aux tristes jours de l'Occupation, est celle de la ville de Paris envahie ou menacée. La nef qui symbolise la ville et qui ose dire « Fluctuat nec mergitur » est « secouée par les vagues, mais ne sombre pas ». Ce réalisme, tenant compte des hauts et des bas de l'histoire, est plus convaincant que la trop fière, trop ambitieuse peut-être devise de Roanne, « Crescam et lucebo » : « Je croîtrai et je brillerai »... Un peu d'humilité convient aux hommes et à leur production : le *Richelieu* qui surmontait la tempête a fini à la casse.

# Le vitrail de la crucifixion

par Régis Déal



**Vitrail de la Crucifixion**  
Église de Coublanc, bas-côté sud,  
premier vitrail à droite en entrant.  
Photographie de *Mélanie Berthier*.

L'identification de ce vitrail ne pose pas de problème. Nous sommes en terrain connu avec l'une des images pour ainsi dire fondatrice de la religion chrétienne : la crucifixion. Scène d'autant plus identifiable que ce vitrail nous en donne une vision tout à fait traditionnelle : nous retrouvons la couronne d'épines, l'inscription « INRI » (Jésus de Nazareth, Roi des Juifs) en haut de la croix, et la présence de « témoins ».

Si nous voulions toutefois évoquer les « originalités », nous pourrions d'emblée parler du cadrage serré : la croix n'apparaît pas en entier, les mains de Jésus ne sont donc pas représentées.

D'autre part, si le vitrail utilise beaucoup de rouge dans ses ornements, jusqu'à l'auréole qui orne Jésus, ce rouge est inexistant quand il s'agit de montrer le sang qui coule de ses blessures (sur son front, au côté, et au niveau de ses pieds percés d'un clou). Et pourtant, l'évangile (Jean 19 : 34) mentionne que, lorsque le soldat romain perce de sa lance le côté de Jésus, il en sort du sang et de l'eau : il est donc bien question de sang.

Dans les deux cas, l'objectif visé par le vitrail semble le même : atténuer la violence de la scène.

## Un motif qui évolue au cours des siècles

Ce choix est à situer dans l'histoire et l'évolution de la représentation de la crucifixion, puisque ce qui peut justement nous sembler évident aujourd'hui ne l'a pas toujours été.

Premièrement, un interdit religieux, fondé sur la Bible, depuis Moïse, et l'épisode des idoles, ne permettait pas la représentation de Dieu. Les premiers pères de l'Église craignaient ainsi de favoriser l'idolâtrie s'ils laissaient représenter Jésus.



Et les chrétiens, tant qu'ils ont été persécutés, n'auraient de toute manière pas eu intérêt à utiliser ce motif ignominieux de la croix, qui leur aurait plutôt attiré des ennemis.

Pour en témoigner, un graffiti découvert à Rome sur le Palatin, lors de fouilles archéologiques en 1857 : il s'agit d'une caricature païenne, datée entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècles. Sur cette image, on voit une figure de forme humaine crucifiée et affublée d'une tête d'âne, envers laquelle un autre personnage fait un geste qui peut ressembler à un salut ou à une prière. Du texte accompagne l'image : *Alexamenos adore Dieu*. Moquerie à l'égard du dieu crucifié et de son fidèle.

Mais quand le christianisme obtiendra pignon sur rue, puis le pouvoir (IV<sup>e</sup> siècle), il pourra se permettre d'avoir comme représentant un homme qui meurt supplicié... en sachant que par là il sauve l'humanité et qu'il ressuscite.

Et surtout cela s'accompagne d'une décision d'autorité : en 325, lors du concile de Nicée, l'affirmation que Dieu, à travers Jésus, se fait homme, va autoriser la représentation en image du Christ.

C'est pourquoi les premières crucifixions qui se développent au V<sup>e</sup> siècle montrent un Christ triomphant (*Christus triumphans*) « droit, majestueux, vêtu d'un long manteau royal, les yeux ouverts, bien vivant et vainqueur de la mort » selon les mots de Jacques de Landsberg (historien de l'art ayant publié un ouvrage intitulé *L'Art en croix*).

Au X<sup>e</sup> siècle, nous avons une étape intermédiaire où le Christ est dépeint en homme résigné (*Christus patiens*).

Très vite on passe à l'homme souffrant (*Christus dolens*), le corps marqué par le supplice, sans doute plus proche d'une forme de réalisme.

Si nous observons notre vitrail à l'aune de ces trois catégories, nous pourrions dire qu'il s'inspire plutôt de la catégorie intermédiaire du Christ « patients » avec un corps qui subit mais qui n'est pas tordu ou torturé.

### Pour favoriser la dévotion...

Mais revenons à l'histoire de la représentation de Jésus. Elle est liée à l'histoire de la chrétienté.

Rappelons que le crucifix et l'image de la crucifixion ne sont pas présents chez les Protestants puisqu'ils appliquent le principe biblique, énoncé plus haut, qui refuse le culte des idoles.

C'est pourquoi au XVI<sup>e</sup> siècle, en pleines guerres de religion, la contre-réforme catholique, voulant se démarquer des réformistes protestants, incite fortement les artistes à une forme de surenchère pour représenter le Christ en croix dans une posture plus pathétique encore ; avec pour objectif de favoriser la dévotion des fidèles.

Il nous faut peut-être ici faire un point sur le lexique lié à cette représentation :

Tout d'abord nous parlons de crucifix lorsque le



Christ, sur la croix, est représenté seul.

« La Crucifixion » le représente dans la scène complète de cet épisode de sa Passion, avec la présence des témoins et acteurs ; c'est aussi une station du chemin de Croix.

Cette scène complète, elle nous est fixée dès un ouvrage du VI<sup>e</sup> siècle (*l'Évangile de Rabula*) manuscrit dont une enluminure nous donne à voir, au centre, le Christ en croix, surélevé par rapport aux deux larrons ; en contre-bas, les trois « saintes Maries » (Marie, mère de Jésus ; Marie de Clopas, sa belle-sœur ; et Marie-Madeleine) et l'apôtre saint Jean.

Cette illustration s'appuie sur le texte de l'évangile selon saint Jean qui seul mentionne la présence de l'apôtre au pied de la croix au chapitre 19 : 26 – 27.

Pour notre vitrail, nous l'avons déjà dit, le cadrage est serré : les deux larrons en sont alors exclus. Du groupe des « Maries », il n'en reste qu'une, la plus importante, la mère.

Sur ces deux points, et dans ce dispositif réduit, le vitrail reste tout de même dans la tradition. Cela permet également de rapprocher, presque de manière artificielle, les personnages. Jésus est en effet vraiment encadré, soutenu par les deux personnages de manière symétrique : il s'en dégage une forme de stabilité.

Saint Jean, pieds nus, à gauche du Christ, le regard tourné vers son Seigneur, les mains jointes en prière, est le témoin fidèle, l'homme de confiance qui transmettra le souvenir de Jésus.

Marie à droite de la croix porte un voile jaune et bleu qui lui est souvent associé. En dessous, sa tunique est mauve sombre, couleur liée au deuil.

Ce qui retient notre attention, c'est la position des bras et des mains : cet arrondi dont nous reparlerons plus bas peut nous sembler atypique, mais c'est pourtant un motif que nous retrouvons dans de nombreux tableaux de crucifixion.

Ce geste est là pour exprimer le désespoir, elle se tord les mains. Ces bras semblent prêts à bercer un enfant, mais les mains sont retournées pour signifier que ce n'est plus possible. C'est l'expression d'une torture morale, d'un supplice insoutenable, d'une réalité implacable : une mère assiste ici à la mort de son enfant.

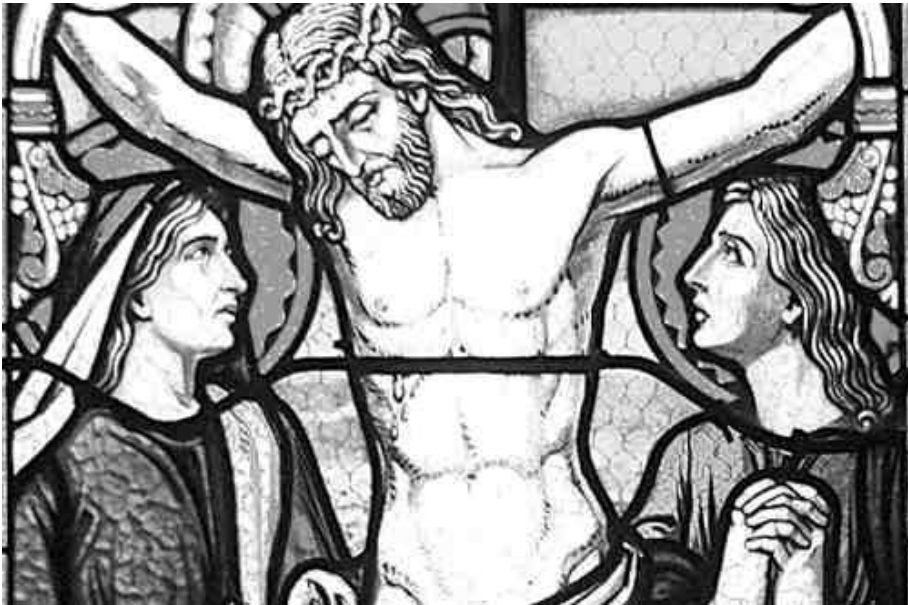
### De la crèche au crucifiement

La « mythologie » chrétienne aime jouer de cet aspect cyclique comme peut le résumer une ligne du chant de Noël par excellence : « Il est né le divin enfant » où l'on dit « de la crèche au crucifiement ». Ce rapprochement du début et de la fin, de l'alpha et de l'oméga, nous l'avions dans un autre vitrail, celui de la sainte Famille, dans lequel Jésus, tout petit enfant, se trouvant dans l'atelier de son père charpentier, se fabriquait une petite croix en bois. Dans les deux cas la démarche est la même : faire cohabiter deux dimensions de Jésus : son humanité et sa divinité, sa vie et sa mort.

Si nous poursuivons sur cet aspect-là, nous pouvons mettre dans la catégorie « divinité » la couleur de ce sang qui s'écoule des plaies du crucifié : quasi transparent, miraculeux.

Et quel élément répond-il à ce sang divin ? Les larmes de douleur qui perlent au coin de l'œil de Marie. Affliction humaine.

Une autre manière d'allier deux dimensions, d'une fa-



çon moins grave cette fois-ci, c'est la présence en arrière-plan discret, au niveau des genoux du crucifié, d'une vue de Jérusalem. Deux pôles se répondent : le Golgotha, lieu du crucifiement, donc lieu de mort, et Jérusalem, la ville sainte, la Jérusalem céleste, perçue alors comme lieu de la vie éternelle. Pour faire le lien entre ces deux pôles : une route, ici assez sinueuse, le chemin de croix (dans les deux sens du terme), ou comment faire accepter aux croyants catholiques le destin qui leur est promis : une vie avec chacun sa croix à porter, la mort et ses affres, et à l'horizon l'espoir de la vie éternelle.

Nous l'avons vu, la représentation du Christ en croix est réglée par le dogme, et la question va même se poser sur le nombre de clous : si pour les mains, cela est assez simple, il n'en va pas de même pour les pieds.

Un clou pour deux pieds croisés, superposés, ou un clou pour chaque pied ? La version avec quatre clous correspond en général à une période plus ancienne. C'est dans les représentations gothiques qu'il n'y a plus que trois clous, afin de renforcer l'aspect douloureux du supplice. Notre vitrail opte là encore pour la version la moins violente.

Maintenant, attachons-nous, si nous pouvons nous permettre ce mot, à un autre détail qui peut tout de même avoir son importance.

Pour l'Église, comme pour toutes les religions qui font débiter l'humanité avec Adam et Ève, nous pouvons reconnaître que la nudité pose problème, voire même qu'elle est souvent associée à l'idée de péché. Or nous savons qu'à l'époque romaine, les crucifiés étaient nus. D'où un dilemme pour l'Église : comment représenter Jésus crucifié, sans porter atteinte au tabou du corps dénudé ?

Dans un premier temps, comme cela a été dit plus haut, le Christ est vêtu d'une grande tunique : *colobium* en latin. Cet attribut est justifié par le texte de l'Évangile selon saint Jean qui rapporte que les gardes romains se partagent ce vêtement.

À partir du VII<sup>e</sup> siècle, c'est une autre pièce de vêtement qui apparaît progressivement pour s'imposer dé-

finitivement au XI<sup>e</sup> siècle : le périzonium (terme latin signifiant *autour de la ceinture*) que nous pourrions traduire par pagne de pureté.

Notons que la relique du périzonium est toujours conservée dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle depuis le retour de Charlemagne de Jérusalem où l'Empereur se serait vu offrir par le roi de Constantinople diverses reliques liées au Christ.

Pour revenir au périzonium de notre vitrail, voyons l'histoire qu'il nous raconte. Il est noué du côté de Marie ; or le nœud est ambigu : symbole d'union et de fidélité d'une part, il peut à

l'inverse signifier la séparation car il peut se rompre. Séparation mais amour indéfectible avec Marie, et, à travers elle, l'humanité entière. Mais avec Dieu le père ? C'est le doute, celui de tous les croyants, que Jésus exprime : « Dieu est-il à mes côtés ? » ; il questionne le testament, l'alliance, ce fameux nœud fragile : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Matthieu 27 : 46).

### Stabat mater dolorosa...

Mais revenons à Marie, avec l'arrondi des bras que nous avons déjà décrit : il évoque un anneau, celui de l'alliance. À la différence du nœud, l'anneau est un lien que l'on ne peut rompre. Certes Jésus meurt, mais le personnage de Marie sert en quelque sorte d'intermédiaire pour assurer et continuer le lien avec les hommes.

Et c'est bien le rôle que l'Église lui a fait et lui fait toujours jouer à travers le développement du culte marial.

À tel point que cette figure de Marie, explorée, au pied de la croix va entrer dans la liturgie, sous le nom de *Stabat Mater*. Ce nom est tiré d'un poème, composé en latin, au XIII<sup>e</sup> siècle, qui débute justement par les termes *Stabat Mater dolorosa* : « La Mère se tenait debout, pleine de douleur... ». Il sera ensuite mis en musique par de nombreux compositeurs (Pergolèse, Rossini, Vivaldi, Haydn, Schubert...).

Au final, ce vitrail, comme le *Stabat Mater*, nous fait accepter et prendre en compte le châtement subi par le Christ en permettant aux fidèles de s'identifier aux deux témoins de dimension humaine. Le vitrail, comme Marie, communique sur les sentiments, le vitrail comme Jean, perpétue le devoir de mémoire. Deux réponses humaines face au drame qui dépasse l'entendement humain.

**Régis Déal (Vitry-sur-Seine)**

# Henri Bénas

## sur le cuirassé *Richelieu*

### Les Coublandis vont en bateau



Mon frère Henri est né dans notre maison de la Serve le 6 novembre 1926. Il appartient donc à la classe de Joanny Berthier, René Raquin, Robert Desmurs et Marcel Villard (voir ci-dessus). Dans le foyer parental que formaient Louis Bénas et Marie-Léa Buisson, mariés le 4 septembre 1920, il avait été précédé par nos deux sœurs aînées, Marie, née en 1921 et décédée au printemps 2103, et Renée (20 août 1923). Mes parents, comme beaucoup de Coublandis à l'époque, vivaient du tissage et de leur petite ferme. L'enfance de mon frère Henri n'eut rien de particulier, mais son adolescence fut marquée par la guerre. Dès l'âge de 15 ans, il avait voulu partir au maquis, peut-être pour suivre l'exemple de Pierre Berthier (fils du Clément), un voisin de la Faverie. Un jour il se présente aux pa-

rents avec une musette, et dit qu'il veut partir. Mais on l'en empêcha, et il ne partit qu'à 16 ans, en 1942. Ma sœur Antoinette, née en 1930, s'en souvient bien : « J'ai dû aider le papa », me racontait-elle.

Il vécut donc dans les bois de Belmont, menant avec ses camarades des coups de main contre les miliciens ou leurs partisans. Il a gardé un souvenir douloureux de ce temps, où ses adversaires pouvaient être d'anciens camarades de Coublanc. Mais c'est là qu'il a connu Roger Charvet, dont il deviendra le beau-frère.

En 1945, je ne sais pas à quel moment précis, il s'est engagé dans l'Armée de mer française, et a fait partie de l'équipage du fameux cuirassé « Le Richelieu ». Une photo de 1946 le représente avec ses camarades de classe : il porte le col marin. Ce fut pour lui une belle époque, mais, au bout de trois ans, il ne jugea pas bon de se rengager.

Il est rentré au pays et a travaillé à Roanne comme comptable, avant de se marier en 1950 avec Odette Charvet, de Chauffailles. Nous, ses petits frères et petites sœurs, nous allions l'encourager quand il faisait de la course à pied à Chauffailles. Il nous amusait, lorsqu'il déposait sur la table un petit chien qu'il avait caché sous son blouson...

Le couple a vécu à Montceau-les-Mines. Ils étaient gérants d'un magasin d'électro-ménager, rue Danton.

En revenant sur son passé, Henri me disait : « Profite bien de ta jeunesse, moi à ton âge (il avait seize ans de plus que moi) j'avais un fusil entre les mains ! »

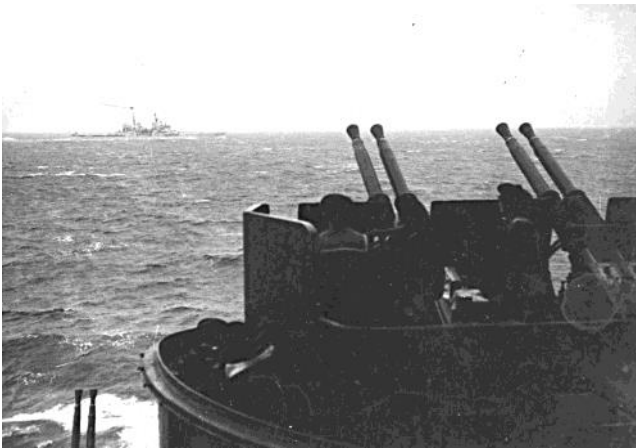
Alors qu'il était en bonne santé, mon frère Henri est mort accidentellement, en élaguant un arbre de sa propriété secondaire de Romenay, dans l'Ain, en 2003.

*Baby Bénas (Charlieu – 25 novembre 2013)*

## Vie et mort du cuirassé *Richelieu*

Le Richelieu était un cuirassé de la Marine Nationale française construit à Brest à partir de 1935. Baptisé « Richelieu » en l'honneur du cardinal fameux (voir page 3), ses marins l'appelaient familièrement « Le

Riche ». Il fut lancé en janvier 1939. Il appareilla de Brest le 18 juin 1940 pour échapper à l'armée allemande, mais combattit ensuite en Afrique pour les autorités de Vichy contre les Anglo-Américains, devant Dakar, en juillet et en septembre 1940, sous la direction de son commandant Marzin. Il est assez gra-



vement endommagé, et réparé dans l'hiver 40-41.

Après les débarquements alliés en Afrique du Nord (fin 1942), et bien que son commandement eût des tendances pétainistes, il passa du côté des Alliés. Modernisé aux États-Unis en 1943, le *Richelieu* opéra du côté de la Norvège dans l'hiver 1943-1944, ne fut pas jugé assez bien équipé pour participer au débarquement de Normandie : il ne disposait pas d'obus explosifs de 380 mm pour le tir contre la terre. Il appareilla pour l'Océan Indien en passant par le canal de Suez et arriva à Ceylan, d'où il prend part à des opérations de bombardement (été 1944). Il revient ensuite en Méditerranée en passant par Alger et Toulon (octobre 1944), puis il repart vers Gibraltar (carénage), Casablanca et Ceylan avec un équipage d'environ 1460 personnes. Le *Richelieu* rejoignit en mars 1945 l'East Indies Fleet, destinée à vaincre enfin le Japon, et participa à des bombardements sur la côte occidentale de

Sumatra. En juillet-août 1945, le *Richelieu* fut envoyé en carénage à Durban, en Afrique du Sud. On y répara aussi ses chaudières. Lorsque le cuirassé fut de retour à Trincomalee (Ceylan), début septembre, le Japon avait capitulé. Les forces alliées continuèrent d'avancer vers Singapour, sans rencontrer de résistance. Cependant une mine causa de légères avaries au *Richelieu* dans le détroit de Malacca, le 9 septembre 1945. Il fut présent à la capitulation japonaise de Singapour, le 12 septembre 1945.

Le *Richelieu* participa ensuite, d'octobre à décembre 1945, au retour en Indochine des forces françaises, aux ordres du général Leclerc.

Rentré en France au début de 1946, il rapatria des tirailleurs sénégalais à Dakar, transporta à Portsmouth l'équipage français qui va embarquer sur le porte-avions *Colossus*, appelé à devenir l'Arromanches, effectua une visite officielle à Lisbonne, transporta le Président de la République dans un voyage en Afrique Occidentale Française, manœuvra en Méditerranée et en Atlantique. C'est l'époque d'Henri Bénas.

Plus tard, il rallia Toulon, où il fut affecté au Groupe des Écoles de la Méditerranée, de 1952 à 1956, puis Brest où il fut mis en réserve en août 1959, désarmé en 1961, devint bâtiment école du groupe Armorique. En novembre 1967, il a été placé dans la rade-abri de Brest, pour éviter les pillages de matières consommables (hamacs, couchages, hublots de bronze), puis fut vendu à un chantier de démolition italien à La Spezia, où il fut ferrailé en 1968.

## Vingt-quatre lettres du marin Henri Bénas à sa famille

(extraits choisis)

### 1. Toulon. Jeudi 5 juillet 1945

Arrivés à Lyon, impossible de s'en retourner. Nous nous sommes présentés au bureau du ministère de la marine. Ils nous ont donné des feuilles pour partir le soir direction Toulon à 23h45. [...] On est arrivé à Toulon. On a commencé par visiter la ville et le port. C'est pas beau à voir. Partout il n'y a que des ruines et le port, les bateaux sabordés. Le bombardement de Lyon n'a rien été à côté. [...] On est allé au dépôt. [...] On est au moins deux mille. On a trouvé Dinet de Cadolon. Il est toujours là, mais il part demain

Baby Bénas nous a confié vingt-quatre lettres envoyées par son frère Henri à ses « chers parents, frères et soeurs ». L'essentiel vient des périodes où Henri était à terre, en formation (1945-1946), à Mimizan ou à Paris. Dommage : nous aurions aimé avoir ses impressions de voyage...

Peut-être d'autres lettres existent-elles dans les archives d'autres Bénas ? À suivre.

Telles quelles, elles donnent une image très vivante de la vie d'un soldat coublandi de l'immédiat après-guerre, et sont d'autant plus intéressantes pour nous qu'elles évoquent souvent deux camarades du pays, [Jean] Dinet et Pierre Jandard.



pour Mimizan dans les Landes. [...] On va suivre un cours pendant six mois. Sport, écriture, calcul et en plus on a chacun un métier au bout de six mois : on passe un examen et on est breveté. On prend une sardine à la manche et une perme. Et la paye augmente.

## 2. Toulon. 7 juillet 1945

Pierrot et moi et deux de Thizy on se met dans un coin et on joue aux cartes. [...] J'ai appris qu'il va y avoir un départ pour Casablanca et on voudrait bien en être. Dinet va nous écrire comment ça va à Mimizan et si l'on est pas trop mal on demandera pour aller le rejoindre. [...] Il y a beaucoup de Marseillais et de gars du midi. Il y a quatre jours qu'on est ici et on parle déjà comme eux. Les moustiques nous dévorent la nuit ; au bord de l'eau c'est forcé. Ici il y a des mouettes en sages, elles se posent sur l'eau ou sur les bateaux. Un bateau c'est formidable ce que c'est gros, le Commandant Teste et le Richelieu sont aussi hauts que le clocher de Coublanc et aussi longs de chez nous chez le Joseph. [...] Gros mimi à Babi et caresse à la [chienne] Nita.

## 3. Toulon. 14 juillet 1945.

Notre séjour à Toulon tire à sa fin. Pierrot et moi on est apprentis électriciens. Après on rentre Clairon dans la musique de la Marine nationale. [...] Beaucoup ont la chiasse, l'eau est défendue, car il reste beaucoup de morts d'un peu partout.

## 4. Mimizan. 21 juillet 1945

Enfin nous voici arrivés au fameux centre de formation. Mimizan, du sable et des pins. De Toulon, on a mis trois jours pour venir jusqu'ici. Dans des wagons à bestiaux sans dormir : on était crevés lorsqu'on est arrivés. [...] Il faut passer au coiffeur : la coupe est de trois centimètres. [...] Dinet va demander pour rester avec nous. Si on pouvait rester tous les trois [avec Pierrot] ça serait chic. [...] Dites-moi aussi s'il y a des classes de rappelées et la durée du service militaire si vous la savez.

## 5. Mimizan. 24 juillet 1945

[Quatre jours après] on a été embauchés à la cambuse pour distribuer les vivres aux autres. Vous pouvez croire qu'on s'en est mis plein la lampe de tout, des dattes, des prunes, des poires, du pâté, des conserves, frites et biftecks sans compter vin à volonté. J'ai envie de demander

[d'être] commis au vivres, c'est une bonne planque. Vers 5h du soir nous sommes partis à 60km en camions dans les Landes, pour faire les pompiers. Le feu est dans la forêt depuis 15 jours sur 50km de large et 12 km de profondeur, impossible d'éteindre l'incendie. On a bien rigolé, sans se soucier du feu, on a dormi toute la nuit, le feu a fait comme il a voulu. [Les examens faits à Toulon ne comptent pas]. On passe devant un officier d'orientation professionnelle. C'est un



type rare et très instruit. Il se base au poids, longueur des jambes, longueur du corps, enfin toutes les dispositions du corps pour faire tel ou tel métier. On appelle ça le fakir. [...] Le temps me dure plus de mon chien que de ma bonne amie. Car je n'ai pas revu de fille depuis mon arrivée à Toulon. On en cause tous les soirs et vous pouvez croire qu'il en sort de toutes les couleurs. Dans la chambrée on est quarante et il n'y a que Pierrot qu'a plus de 20 ans. [...] C'est les boches qui ont construit ce camp pour instruire les jeunes boches qui étaient envoyés en perme en France. C'est drôlement bien monté. Beaucoup de prisonniers travaillent au camp ; ils sont vus comme des chiens, les pauvres fringolins.

## 6. Mimizan. 26 juillet 1945

[...] Il y a un aumônier bien chic, chaque dimanche il y a la messe en plein air au camp et chaque jour aux heures des repas il cause avec nous. Ce matin on nous a donné le résultat de l'examen. Moi et Pierrot on a l'instruction 4 comme on voulait. Demain on va probablement passer devant le professeur d'orientation professionnelle. [...] J'ai encore touché [...] un sac pour tout mettre, car le marin n'a pas de valises comme les autres soldats, c'est un sac de forte toile gris comme un sac de farine. [Comme ils ont reçu leurs vêtements militaires, ils doivent renvoyer à la famille leur vêtements civils. Tout est mis dans la valise de Pierrot Jandard].

## 7. Mimizan. 30 juillet 1945

[Le camp va recevoir des civils] Peut-être n'avez-vous pas toutes reçues mes lettres car elles sont censurées et comme je racontais bien la vie au camp il se peut qu'elles aient passé au panier. Dinet va passer au fakir demain. Il a demandé cuisinot, moi ça ne me plaît pas, c'est trop sale. [...] Dans notre carrée il y en a trois qui ont été à l'océan pour se baigner et comme c'est défendu à cause des mines ils ont attrapé huit jours de tôle et les cheveux coupés à ras. [...] Chaque matin on va à la plage et on aperçoit souvent une colonne de fumée et un petit point noir au milieu de l'océan. On les regarde tous avec envie. J'ai hâte de passer au fakir pour savoir ce que je vais faire. [Arrivée du nouveau Commandant] Demain il faudra se débarbouiller et se mettre en tenue impeccable car dans la Marine il faut que ça brille et si ça cloche les coups de pied au cul valsent. [...] Changer souvent de pays me plaît.

## 8. Mimizan. 4 août 1945

J'ai déjà vu beaucoup de pays et je préfère de loin Coublanc. [...] Enfin, moi, ça va maintenant et tôt ou tard je devais y passer et je suis content d'être marin.

[Coup de froid dû à des seaux d'eau déversés dans sa carrée par les marins de la carrée voisine.]

## 9. Hôpital de Bordeaux. 7 août 1945

À Mimizan, j'ai eu une angine. L'abcès a crevé six jours après. J'ai eu bien mal, je ne pouvais rien manger mais j'avais à boire à volonté, du lait américain, du café, du thé. Ça n'allait pas trop mal, j'étais bien soigné, et j'étais avec des copains. Pierrot [Jandard] et Dinet venaient me voir toute la journée car l'infirmerie est à cinquante mètres du camp.

[Puis séjour à l'hôpital de Bordeaux, où l'on mange bien, et c'est l'essentiel].

## 10. Mimizan. 9 août 1945

Je vous envoie ces deux petits mots pour vous annoncer mon retour de l'hôpital. [...] J'embarquerai probablement les premiers jours d'octobre. [...] Les pommes de terre doivent presque être mûres comme il a fait chaud et je serai content d'aller aider au papa. Car si je vais en convalescence je resterai un jour à Lyon et un jour à Chauffailles, qui compteront sur le voyage car je ferai tampon-

ner ma perne que le lendemain de mon arrivée à Chauffailles. Dinet est cuisinier. Je l'ai vu aujourd'hui à midi, il était tout dégoûtant. Il n'avait pas de chemise et avait le corps noir et tout plein de graisse. Il avait bu un bon coup et il ne se prive pas car s'il boit bien il mange bien aussi. [...] À l'hôpital le soir j'allais au cinéma ; je rentrais à 11 h du soir ; je faisais le mur et comme ça personne ne me disait rien. Il n'aurait pas fallu que ça dure longtemps, car j'aurais bientôt été fauché. [...] Le déminage de la plage continue toujours et c'est des explosions formidables toute la journée. Les premières fois ça surprenait mais maintenant je n'en fais plus de cas.

## 11. Paris. 30 août 1945

Hier matin, nous débarquons à deux à Paris. [...] Pour prendre le métro, nous ne connaissons pas les directions. [...] À Paris, il n'y a que deux cents marins et je suis de ces privilégiés. Je vais travailler dans un bureau. Là j'apprendrai à taper à la machine et à envoyer des télégrammes à Londres ou à New-York. C'est des drôles de machines, c'est comme une machine à écrire, mais quand on tape si c'est pour Londres ce que tu tapes, ça s'enregistre tout seul à Londres. [...] Nous avons fait quelques petits tours mais nous ne nous éloignons pas trop de peur de nous perdre. [...] Je me trouve bien heureux. Ce qui la fout mal, c'est que pour un marin je n'embarquerai pas et je resterai à terre pendant mes trois ans. Adresse : Apprenti transfiliste Bénas Henri  
Ministère de la Marine / 4 avenue Royale / Paris

## 12. Paris. 9 octobre 1945

Biens chers tous

[Pierrot Jandard va venir, et je me promènerai avec lui dans Paris] Je n'ai plus guère longtemps à faire mon travail de martyr [Dommage, Henri ne précise pas. B.B.], dans quinze jours je prends mes cours. Ce sera beaucoup plus intéressant et moins de responsabilité aussi. À Noël j'aurais fini mes cours et avant de prendre mon nouveau poste, j'irai passer quelques jours parmi vous. [...] Maintenant pour faire la lessive j'ai touché un bon savon et je ne m'en tire pas trop mal.

## 13. Paris. 5 novembre 1945 (la veille de ses 19 ans)

Nous suivons quatre cours à la fois (mathématiques, mécanique, procédure, électricité et la frappe de la machine). [...] Ici avec des ronds on trouve de bonnes occasions. Quand je

vois que dans le civil on ne trouve rien, ici entre marins il se fait un marché noir formidable et pour pas cher.

Les cours à ce que dit le maître vont durer jusqu'en février [...]

#### 14. Paris. 9 novembre 1945

[...] Pour se plaire en ville, il ne faut pas avoir vécu en campagne. [...] Mercredi soir j'ai fait le mur et malgré la menace d'attraper huit jours de tôle, je suis sorti et j'ai été chez la Janine. Dimanche après-midi, je sors avec elle. Elle veut monter à la Tour Eiffel et comme le civil ne peut monter qu'accompagné d'un militaire, elle m'a demandé de bien vouloir l'accompagner. Comme

bien avec l'officier et avoir des faveurs. Je vais toujours bien, comme vous verrez vous-mêmes sur la photo. Je n'ai jamais été si gros que je suis maintenant, je pèse soixante-huit kilos. Heureusement que le régime de l'école militaire n'est pas le même qu'à Gabriel [une des résidences de la Marine à Paris – B.B.] car ce serait embêtant. Rien faire et manger plus qu'à sa faim, avec ça on est forcé d'engraisser.

#### 16. Paris. 12 décembre 1945

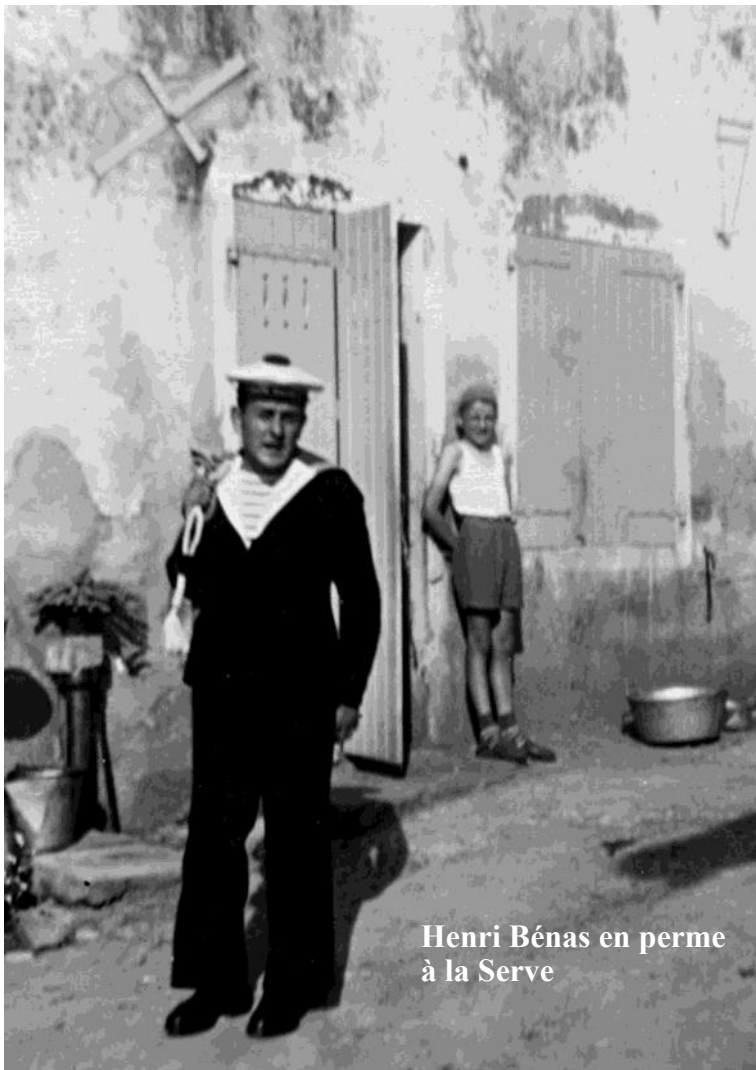
[...] Pierrot Jandard n'est pas en Allemagne, mais toujours à Brest car j'ai eu encore une lettre de lui, et j'espère le revoir un de ces jours. Peut-être va-t-il être envoyé comme fusilier-marin en occupation, mais avant il faut qu'il passe à Paris à l'École militaire pour être habillé en kaki. [...] Les cours ne finissent que le 15 janvier.

#### 17. Paris. 26 février 1946

Demain je passe la radio, tout le personnel y passe. Je ne suis pas malade, mais ça passera toujours un moment. Il y a eu des protestations au sujet de l'installation des téléimprimeurs au 2<sup>e</sup> sous-sol et c'est pourquoi on nous fait passer des visites. Hier j'ai téléphoné aux types de Bordeaux qui veulent permuter avec nous. [...] Pourvu que dans six mois je ne sois encore à Paris. [...] Je m'embête un peu. Chaque fois que je vais en perme, lorsque je suis de retour, j'ai un peu le cafard. Je repense à vous tous et à ma petite femme. Vivement la classe, que je puisse revoir tout ça un peu plus souvent. [...] J'espère que Pépée s'est bien amusée au bal de la classe. [...] Si Papa n'a pas de chaussures, qu'il prenne les miennes car je ne suis pas près d'avoir de besoin, d'ici là quand je serai de la classe j'en aurai.

#### 18. Paris. 27 février 1946

[...] Saumon est toujours à l'hôpital. [...] Le médecin le soigne par piqûre car il est très maigre ; il s'est esquiné trop jeune, accordéoniste à quinze ans, il faisait les bals, et maintenant il en supporte les conséquences. [...] Nous passons tous la radio. Plus de la moitié ont des taches noires aux poumons. Moi heureusement je suis sain. Il ne me faudrait pas de cette vie-là pour en arriver au même point que les autres. Où donc est notre belle campagne où l'on ne craint pas d'ouvrir la bouche pour respirer ? Vivement que je quitte Paris pour Bor-



Henri Bénas en perme à la Serve

nous sommes bien ensemble tous deux, ça fait une bonne excuse auprès de sa mère pour la laisser sortir.

#### 15. Paris. 15 novembre 1945

[...] C'est demain la composition de fin de semaine à laquelle je me suis préparé aujourd'hui. Il y a intérêt à se tenir dans les premiers pour être

deux ou alors je demande à embarquer. Là au moins certes je ne pourrai pas vous voir si souvent mais je ne perdrai pas la santé.

### 19. Paris. 3 mars 1946

[...] Voilà l'hiver qui revient. [...] Ici les voitures salissent tout et les rues sont gabouilleuses.

Hier la soirée avec Levert et Rostren nous n'avons fait que gambiller au bois de Boulogne à envoyer des boules de neige sur les filles. Nous avons bien rigolé et nous sommes rentrés bien contents et les pieds mouillés, enfin il faut en profiter. Et cet après-midi on va remettre ça.

[...] Pierrot a plaqué sa marraine de Paris, n'en dites rien. Il m'a dit qu'il voulait être sérieux maintenant, peut-être tiendra-t-il sa promesse.

### 20. Paris. 16 mars 1946

Biens chers tous

[Après la perne, son pied talé s'envenime. Il est soigné à l'infirmierie]. On y est bien et l'on ne s'y embête pas. Il y a de grandes fenêtres d'où l'on voit la Concorde et tous les Champs-Élysées.

### 21. Paris. 27 mars 1946

[H travaille beaucoup, mais il ne dit pas à quoi. 24h tous les quatre jours, et cela va être ramené à 24h par semaine. Il fait du sport avec un moniteur qui est boxeur. Il prend du muscle.]

Je prends des jambes et des bras durs comme du bois. Avec ça, je deviens drôlement fort et si je continue dans un an ou deux je serai loin d'être une femmelette quand même je ne suis pas grand.

### 22. Paris. 6 mai 1946

[...] Le temps passe vite et c'est ce qui compte pour moi. On dirait que j'ai hâte de devenir vieux. [...] Si papa voulait bien aller voir un peu à la mairie, voir si Philibert [*Chervier naturellement !*] voulait bien lui faire un certificat je crois que ça ne serait pas inutile. Car je ne serai pas de trop pour aller faire les foins avec vous, surtout cette année où il y aura du boulot, comme vous m'apprenez que Pépé est très fatigué. Je serai si content de pouvoir vous rendre service, vous rendre une petite partie de tout ce que vous faites pour moi. [...] Tant de choses me rattachent là-bas [= à Coublanc] le pays, les terres, les bois, les bêtes enfin tout ce que vous avez là-bas sans vous en rendre compte et qui me manque tant.

[H a réussi son brevet définitif de transfiliste dépanneur].

### 23. Richelieu. 2 août 1947

Enfin, la seule chose qui me préoccupe c'est que vous soyez tous heureux. Le reste « Richelieu, Marine et ma vie de marin » : tout ceci m'est complètement indifférent, je redeviendrai moi-même que le jour où j'aurai le bonheur de me retrouver avec vous, pour n'avoir plus à vous quitter jamais.

[Projet avec Odette. Copain Francisque, du pays, mais que la famille ne connaît pas. Le navire est à quai, mais il pleut et H ne sort pas.]

### 24. Richelieu. 16 décembre 1947

À peine deux heures que nous sommes rentrés à Brest, et me voici déjà en train d'écrire. Car si j'ai



été sans courrier pendant un mois, ce soir je l'ai reçu en gros.

[...] À Oran nous n'avons eu que de la malchance, heureusement que Tanger a été plus agréable. [...] Nous avons été bien reçus par les Français, j'ai été souper dans une famille, des gens de Chalon-sur-Saône.

# Madeleine Prajoux

## Une figure d'Écoche autrefois



*J'avais dix ou douze ans, autour de 1960, et je me souviens avec une certaine émotion, moi, l'enfant habitué aux lumières de la ville, de retours nocturnes par les bois sombres du côté de Montbernier et du But. Nous revenions de chez « la cousine*

*d'Écoche ». Madeleine Prajoux était en effet une Leaumorte, cousine de mon arrière-grand-mère Émilie Joly, et mes grands-parents Maria et Rémy Berthier avaient hérité sans mal de cette connaissance. Nous allions donc goûter à Écoche. Beaucoup d'Anciens de Coublanc m'ont dit que leur mère allait acheter leur chapeau chez elle. Feu mon oncle René Berthier, qui a passé des vacances chez elle dans son enfance, aurait pu en dire beaucoup plus, mais sa filleule Mado Clarin, la première, nous en a parlé ainsi.*

*Bernard Berthier*

## Madeleine ma marraine

par *Madeleine Clarin*

Madeleine était la fille d'Auguste Prajoux (13/09/1856 – 11/03/1894), sabotier à Coutouvre, et de Rosalie Leaumorte (née à Mars le 04/05/1856, morte à Coutouvre le 30/07/1890), ouvrière en soie.

Comment s'était-il connus je ne sais, mais le mariage avait eu lieu à Mars le samedi 21 octobre 1882. Une première fille, Marie-Claudia, dite Claudia, était née à Coutouvre le 04/04/1884. Elle mourut de la tuberculose vers l'âge de vingt ans. Marie-Magdeleine, dite Madeleine, était née quatre ans plus tard, à Coutouvre, le samedi 17 novembre 1888. Elle n'avait pas deux ans quand sa mère est morte...

Son père s'est remarié, pour élever ses deux filles. Mais jamais Madeleine n'arriva à dire « maman » à la nouvelle épouse... Son père la confia alors à sa tante et marraine Magdeleine Leaumorte, née en 1849 à Mars, et qui habitait, à Écoche, avec son mari, la maison aujourd'hui Clarin, et qui n'avait pas d'enfants <sup>1</sup>.

Madeleine devait avoir trois ans, et était une petite fille malheureuse. Sans doute a-t-elle été à l'école publique du village. À quinze ans, elle est entrée comme travailleuse en soierie dans l'usine Bosland, à Cadolon. Elle y est restée de juillet 1903 à juin 1905.

Après, elle a pris le café qui était à l'entrée du Bourg, vers l'actuelle « médiathèque ». En même temps et dans les mêmes locaux, elle était aussi modiste. De plus, on l'appelait pour coiffer les gens à domicile, et les chapeauter avant des cérémonies, comme pour les noces de Lucie Larue. Elle faisait aussi les piqûres çà et là dans le pays, sans avoir reçu de formation spéciale. C'était un bénévolat fréquent à l'époque où il n'y avait pas d'infirmières à la campagne <sup>2</sup>. Madeleine recevait aussi, au moment du midi, des écoliers qui pouvaient venir chez elle se réchauffer et réchauffer leur gamelle <sup>3</sup>.

En effet, pour l'aider au café, Madeleine avait embauché Mélo Duffy. Au café, Mélo a connu Raymond Thivind : ils se plaisaient bien l'un l'autre, mais comme elle avait aux mains de la polyarthrite déformante, elle ne voulait pas se marier. Madeleine Prajoux l'y a encouragée, et ce fut un mariage heureux, même si Mélo était un peu exigeante pour son mari, et, en prenant de l'âge, un peu pénible. Elle avait à domicile, dans une maison rose de Cadolon, des métiers à tisser. Raymond s'est occupée d'elle patiemment jusqu'au bout. Madeleine Prajoux avait aussi une grande amie, dont la famille habitait le Bourg d'Écoche, Alexandrine Matray (Saint-Germain-la-Montagne 1883 – Belmont 1955), morte avant elle et dont elle a entretenu la tombe.

Madeleine Prajoux est passée du café aux Docks.

1. Madeleine Leaumorte était mariée avec Hippolyte Danière, qui était veuf, et qui est mort en août 1908. Madeleine elle-même est morte en avril 1929. [Ndlr]

2. À Coublanc, on sait que Clotilde Dejoux et Marie Déal ont rendu les mêmes services : une attribution de vieilles filles qui ont dû voir et piquer bien des fesses ! [Ndlr]

3. Marcelle Perrin, enfant de Cadolon, qui était élève chez les sœurs à Écoche, se souvient très bien de repas à trois, avec Mélo Duffy, durant une année scolaire.

Peut-être lui avait-on fait cette proposition ? Peut-être était-ce un travail moins fatigant ? Peut-être avait-elle trouvé à vendre son café ?

C'est à cette époque, à l'occasion de vacances à Écoche vers 1957, que j'ai mieux connu Madeleine Prajoux, que mes parents m'avaient choisie comme marraine, soit parce qu'étant la cinquième, ils ne trouvaient pas d'autre marraine, soit parce qu'ils voulaient faire plaisir à cette cousine éloignée, sans parents proches. J'avais huit ans, et elle tenait au Bourg d'Écoche le commerce appelé « Les Docks ». Elle avait loué un local dans la maison Sarnin, située à cinquante mètres de la mairie d'Écoche, à gauche en montant. La boulangerie aujourd'hui disparue de Louis Sarnin était à droite, les Docks étaient à gauche, de l'autre côté d'un passage qui existe encore.

Après l'époque des Docks, elle est revenue habiter la maison où nous sommes, dans ce hameau appelé La Madone pour les impôts et La Forest pour l'affouage. Joseph Plassard lui faisait son bois et lui en apportait quelques barrottes. Ce devait être vers 1960. C'était à peu près l'époque de sa retraite, vers ses 72 ans !

Elle est entrée à la Maison des Anciens de Coublanc, vers 1973, mais pas pour longtemps. Mar-



tine Berthier, qui était déjà à l'accueil, s'en souvient.

Mon père, Paul James, l'a ensuite accueillie chez nous à La Ville, au café en face de l'église. Un neveu qui avait deux ans et qui la voyait là l'appelait « Mamie Menon », parce qu'elle adorait les chats.

Vers 1974 ou 1975, elle est entrée à la maison de retraite de Cours, puis a dû passer à l'hôpital, en 1976. Elle était extrêmement maigre, ne pouvait plus bouger et souffrait beaucoup quand elle y est morte le 5 novembre 1976.

## Madeleine Prajoux

### en son café

par *Auguste Larue*

Madeleine Prajoux avait participé à ma mise au monde en 1920.

Nous, les Larue, nous habitons une maison au mur mitoyen avec la cure. Nous habitons à gauche en regardant l'église. Mon oncle l'abbé François Larue venait souvent voir sa mère. Il avait un petit logement à lui dans notre grande maison. En face, habita un moment Georges Auclair, qui allait travailler à Juin chez son beau-père M. Morel. À gauche de Georges Auclair, dans la dernière maison avant l'église, ont habité la femme du facteur et ses filles, locataires. La maison a été ensuite vendue à André Crozier, du Pont des Rigolles. À côté du café Chetail tenu par Madeleine Prajoux, il y avait, à gauche, l'épicerie de la Marie Chetail et à droite des logements pour M. Desmurs et les filles Danière.

Dans son café, Madeleine Prajoux n'avait pas besoin de beaucoup de place pour travailler à ses chapeaux. On ne peut même pas parler d'atelier. Elle achetait les formes, et les agrémentait.

On lui donnait beaucoup de travail à l'occasion de deuils : il fallait qu'elle arrange les coiffures. Les commandes venaient toutes en même temps. Elle travaillait une bonne partie de la nuit.

La première fois qu'il y a eu une insémination artificielle d'une vache (par M. Lacroix), c'était chez les Auvolat (Jean Auvolat est le beau-frère de Marius Ducruy), qui habitaient le chemin qui descend au cimetière. Quand le veau allait venir au monde, on s'était tous rassemblé dans le quartier : on s'attendait à voir paraître un monstre. Madeleine Prajoux a eu l'occasion de faire une piqûre à ce veau, ou à un autre – les deux histoires ne sont peut-être pas liées.

Après, elle a fait des piqûres aux êtres humains, gratuitement.

Madeleine Prajoux était généreuse. C'était « une autorité dans le Bourg ». Quand il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, on s'adressait à elle. Gamin, j'étais toujours fourré chez elle. C'était quasi la porte à côté. D'ailleurs, elle me disait que « j'avais pissé dans son lit » !

Madeleine Prajoux était grande, mince, alerte.

Elle servait sans réticence (à l'époque, on buvait beaucoup) la goutte, le « casse » (le « mélécasse ») et le communal, vin rouge avec du cassis.

La salle était assez grande, plus que ma pièce ici. Les tables et les chaises étaient des tables et des chaises de bistrot, quatre chaises par table.

Il n'y avait pas de musique au café, sauf un phono peut-être les jours de fête. Le café n'avait pas d'attraction spéciale. On y jouait au cartes, au tarot, mais Made-

leine Prajoux, qui parlait volontiers avec nous, ne jouait pas.

En fait, quand je suis devenu plus grand, j'y allais moins : c'était trop près de chez moi. En revanche, les gens qui vivaient dans la campagne alentour venaient beaucoup au café de la Madeleine.

Avec Madeleine Prajoux, j'ai fait plusieurs fois le trajet à pied d'Écoche à Coublanc. On revenait le soir.



Elle le faisait à pied, parce qu'elle n'avait pas de vélo.

Mélie Duffy, dite « La Mélo », vivait avec elle. Elle était considérée comme serveuse. Madeleine Prajoux l'avait aidée, cette fille pas riche et incapable de faire grand-chose. Elle attirait cependant Raymond Thivind, qui habitait l'Orme et venait de loin au café Chetail, où je le revois tout le temps au bistrot dans un coin au fond. L'épouser a été une bonne affaire pour la Mélo.

Quant à Madeleine Prajoux, on dit que mon père, Joseph Larue, avait souhaité l'épouser. Mais elle n'a pas voulu, peut-être parce qu'elle ne se sentait pas capable ou désireuse d'être agricultrice. Mon père a épousé une fille de Chauffailles, Marie Thomachot – c'est

d'ailleurs dans sa maison que j'habite. Mes parents ont eu trois garçons, Jean, de la classe 34, moi de la 40, et Marcel, né en 1928.

Pour ma part, jusqu'à mon départ d'Écoche en 1955, j'ai fait divers métiers, agriculteur, voiturier. Nous avions une voiture et des bœufs. En 1927, après la tornade, il y a eu beaucoup de bois tombé à transporter. Les voituriers, comme Louis Lauriot, ont eu beaucoup de travail. Louis buvait beaucoup : tous ses souvenirs sont dans le café ! Nous allions parfois travailler avec lui. J'ai connu aussi Jean Berthier, de la Favrie.

Pour en revenir à Madeleine Prajoux, son café était très fréquenté : il n'y avait pas mieux besoin de boire, on s'y arrêtait naturellement, en plein tournant. Madeleine Prajoux était gentille. On disait qu'elle était « guinguette ». La salle était « familiale ». Madeleine Prajoux connaissait tout le monde. Elle accueillait aussi des gamins pour qu'ils mangent chez elle leur gamelle, le temps de midi. Cependant, à l'école, il y avait une cantinière.

Chez elle, on allait aussi se faire peigner, onduler. Elle avait un fer à onduler les cheveux, qui servait aussi bien aux femmes qu'aux hommes, pour les funérailles et les mariages. En revanche, elle ne s'occupait pas des chapeaux masculins ; à l'époque on avait plus des bérêts que des casquettes. Elle vendait des rubans pour décorer les chapeaux, mais pas les cocardes des conscrits qu'on allait acheter à Chauffailles, dans le magasin qui a été depuis Maksoudian. Elle avait reçu la forme des chapeaux, je ne sais pas par quel intermédiaire ni de quelle provenance. Il lui restait à faire tout le reste, l'adapter aux clientes et le décorer.

Le café de Madeleine Prajoux fonctionnait parce qu'elle ne payait aucune charge. Quand l'époque est venue où il a fallu payer des taxes, elle n'a pas pu tenir ; elle a dû quitter son café, peu avant la guerre, ou à peu près. Pour que le café ne ferme pas, le propriétaire, Édouard Chetail, qui était tail-

leur d'habits à Saint-Denis, venait l'ouvrir à partir du vendredi soir et restait dans la maison les samedis et dimanches avec sa famille : sa femme, ses fils Jean et Paul (celui qui a épousé une Polette (?), et qui a lui aussi été tailleur). Puis le bâtiment a été vendu et maintenant c'est devenu autre chose, une bibliothèque municipale.

Madeleine Prajoux a pris en gérance les Docks lyonnais, qui étaient de l'autre côté du chemin qui monte, dans une grande maison où il y avait d'abord la boulangerie de Louis Sarnin. Elle devait habiter à l'étage. Je l'ai beaucoup moins fréquentée à cette époque. Il y avait de la concurrence entre les épiceries.

Elle vendait aussi du pain, dans son café – à moins que ce soit aux Docks Lyonnais.

Et puis, j'ai quitté Écoche...

*Propos recueillis par Bernard Berthier,  
le mercredi 6 mars 2013,  
au Chalut, à Tancon.*

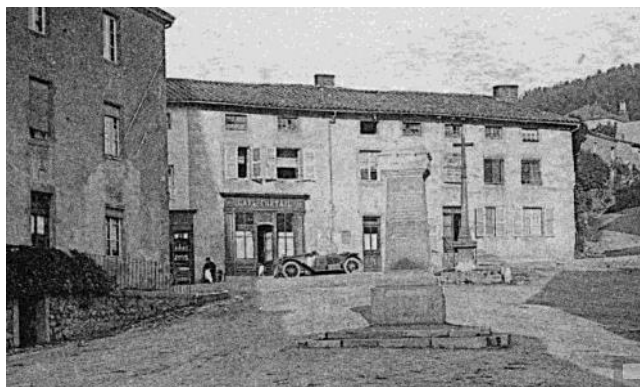
## Autres témoignages

### Georges Auclair (Charlieu)

Propos du lundi 18 février 2013

C'était une personnalité. Quoique élégante, Madeleine était restée fille, alors qu'elle aurait pu prétendre aux plus beaux partis, à cause de sa valeur personnelle (et non de sa fortune, très réduite). Elle était trop difficile.

Madeleine Prajoux a tenu le café Chetail jusqu'à la guerre de 1939. Elle était la « gérante ». Mon père, gamin, mangeait le dimanche au café Chetail, pour



éviter d'avoir à rentrer à la maison après la messe et à revenir pour les Vêpres.

Elle se faisait aider par une demoiselle handicapée des mains, la Mélo Duffy. C'était gentil : à l'époque, les estropiés de toutes sortes étaient souvent laissés de côté...

Elle était aussi modiste. À l'époque, il y avait beaucoup de modistes et de chapeliers, par exemple à Charlieu.

Ensuite, Madeleine Prajoux a tenu les Docks Lyonnais.

Dans sa maison de la Madone (ou la Forest), il y avait, à l'étage, un locataire vénérien. À sa mort, l'appartement a été désinfecté par un service spécialisé.

Quand la Madeleine allait voir ses cousins à La Place, elle passait non pas par le Bois Gauthay, mais par le But. Nous y avions une terre, et nous la voyions passer tout en travaillant. On se saluait.

---

4. Il existe une autre version : j'ai entendu dire qu'elle était restée célibataire, après que son fiancé fut parti émigrer au Canada dans les années 1910. Très tôt orpheline, elle ne l'avait pas suivi, choisissant de rester auprès de sa marraine à Écoche. [B.B.]

### Joseph Plassard (Écoche)

Propos du mardi 5 novembre 2013

On allait aux Docks Lyonnais, chez Madeleine Prajoux, acheter une bouteille de limonade en sortant de la messe, puisqu'on ne pouvait pas aller au café. Elle était commerçante, avenante. Elle travaillait bien.

Quand elle a été à la retraite, dans la maison du Forest, je faisais du bois pour elle. Elle avait elle-même un petit bois sur Belmont.

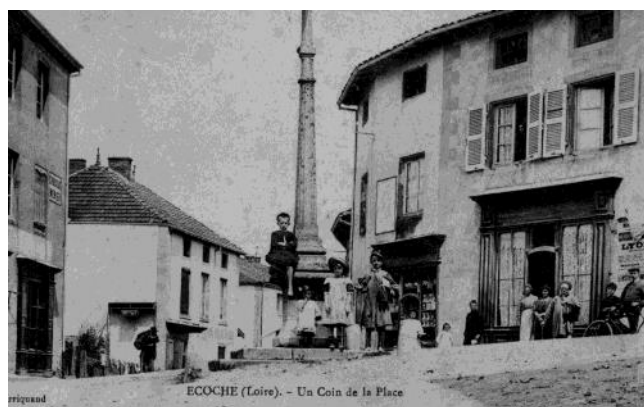
Elle travaillait à son petit potager.

Elle se déplaçait à pied, souvent, ou parfois en vélo.

Il y avait au But une Alexandrine Laroche, qu'on appelait « la Naine », tant elle était petite. Madeleine fréquentait aussi Aglaé Jolivet et une autre femme qui habitait à côté d'elle et distribuait la *Dépêche* dans les maisons.

### Marius Ducruy (Belmont)

Propos du mardi 19 février 2013



Madeleine était une « brave femme ». Elle était bien aimée à Écoche. Elle tenait le café Chetail. La maison appartenait aux Chetail, dont un frère, Claudius, tenait l'épicerie voisine. Le frère de Claudius, propriétaire du fond, était Édouard, ou le père d'Édouard. Il habitait Saint-Denis, et était tailleur à Charlieu : il habillait les personnes qui avaient les moyens...

La maison est passée à son fils Paul.

Quand on entrait dans le café de Madeleine, à droite, il y avait son atelier de modiste, son magasin de chapeaux.

Le futur maire, Joseph Larue, lui a fait une cour assidue, mais elle n'a pas voulu l'épouser, je ne sais pourquoi, pas plus que d'autres prétendants<sup>4</sup>.

On l'aimait bien comme bistrotière<sup>5</sup> ; elle était toujours à notre disposition ; elle n'assommait pas le client. Il n'y avait pas d'heure pour aller à son café

---

5. La correspondance qu'elle recevait (beaucoup de cartes postales) montre que les jeunes du pays lui étaient attachés, et ils pensaient à elle quand ils étaient partis pour le service militaire. [B.B.]



(elle habitait au-dessus) et elle ouvrait quand on sonnait, si le café était fermé.

Elle était grande, bien charpentée.

On buvait surtout le canon de rouge. Parfois, un comunard.

J'étais un chanteur chevronné. Les jours de fête, je donnais des aubades dans le café. Je sortais souvent le dernier : je fermais la porte !

Elle vivait avec Amélie Duffy, dite la Mélo, qu'elle avait élevée. Cette Amélie avait une soeur Jeanne (peut-être née en 1913) et deux frères.

Un de mes voisins du But, Claude Mercier, allait voir Madeleine pour lui demander de l'épouser. Il avait 80 ans ! Il s'est proposé à d'autres vieilles filles. Une, peut-être Madeleine, lui a dit : « *N'vo ben se marieu un des ces dzeux, entre quatre planches.* »

Ensuite, elle est allée tenir les Docks lyonnais. C'était un peu plus haut, à gauche. Elle dormait certainement à l'étage de la maison. Quand elle a pris sa retraite, le magasin a fermé.

## Lucie Larue (Écoche)

Propos du mardi 5 novembre 2013

Elle a d'abord habité une pièce dans notre maison, à l'est.

## Marie-Thérèse Sarnin-Berthelier (Saint-Nizier-sous-Charlieu)

Propos du jeudi 26 novembre 2015

Les Docks ont dû ouvrir au cours de la guerre de 1939-1945. Madeleine, notre voisine, était moderne. Elle avait le caractère jeune. Elle était élégante, portait des chaussures à talons.

## Marinette Demont

Propos du mardi 19 novembre 2013

Cela devait être en 1940. J'avais sept ou huit ans. Chez nous, on appelait le coton hydrophile « bourre de coton ».

Ma maman m'envoie un jour chercher du coton hydrophile (elle emploie le mot précis que je ne connaissais pas) chez Madeleine Prajoux, qui tenait les Docks lyonnais. J'allais parfois faire les commissions. Maman oublie de marquer le mot sur un bout de note.

Je demande à Madeleine « du coton et du gros fil ». Elle est étonnée, me demande des précisions, et finit par me donner du coton (à tout hasard elle me met du gris, du blanc et du noir) et du gros fil, du blanc et du noir, en me disant que si ce n'était pas cela, je n'avais qu'à rapporter ces objets.

J'arrive chez moi, et je vois ma mère rire. Mon erreur l'a beaucoup amusée. Le résultat est qu'on a eu du coton et du fil durant toute la guerre : il n'y a que cela qui ne nous a pas manqué !

# La Mélo

*Difficile de parler de Madeleine Prajoux sans évoquer « la Mélo ».*

Auguste Duffy, né le 15 avril 1883, cultivateur à Fillon, à la limite du Crot du Bois, épouse, à La Ville, le 1<sup>er</sup> juillet (ou le 8 août ?) 1911, Marie-Rosalie Bosland, née le 3 mai 1884, au lieu-dit Fromont, à La Ville, où elle est enterrée. Le couple habite la maison du mari : une ferme



isolée qui jouit d'un vaste panorama vers les hauteurs du sud et le hameau des Berthillots à l'ouest, avec des prés, une source, de quoi vivre pauvrement et simplement à la manière ancienne.

Marie-Rosalie donne naissance à trois enfants : Jeanne, l'aînée, naît en 1912. Clément, le cadet, en 1914. Enfin Émilie ou Émélie (on disait les deux, mais sa mère disait « la Mélie », et tout le monde « la Mélo ») est née le 27 novembre 1915. Autant dire que les deux derniers n'ont pratiquement pas connu leur père, puisqu'il est parti à la guerre comme infirmier militaire, avant d'être muté soldat du 10<sup>e</sup> puis du 415<sup>e</sup> RI. Il



sera tué, à Wez, dans la Marne, le 16 juillet 1918. Marie-Rosalie, veuve, continue à vivre à la ferme et à élever ses trois enfants, avec une petite pension, une vache, des poules, une oie... Elle mourra à Coublanc, chez la Mélo, le 8 novembre 1966.



Jeanne va épouser Émile Dubouis, et vivre à Noailly, hameau de Belmont. Elle aura une fille, ma cousine Bernadette, future épouse de Gaston Vermorel.

Clément se mariera avec Georgette Giraud d'Arcinges, dont le père Louis, en fait originaire d'Écoche, était passionné de photographie. Je vais naître en 1947. Clément meurt en 1985.

La Mélo souffre dès son adolescence de polyarthrite, d'abord dans les mains. La rencontre avec Madeleine Prajoux est décisive : elle va passer de nombreuses années avec elle, d'abord au café Chetail, puis aux Docks lyonnais. À la retraite de Madeleine, ou peut-être un peu avant, Mélo ira habiter chez sa sœur et son beau-frère au hameau de Noailly à Belmont, et travailler avec elle au tissage dans leur cabine durant deux ou trois ans. À la naissance de Bernadette, la maison étant trop petite, elle loge chez des voisins cultivateurs, les Perrin. Elle retourne ensuite au bourg d'Écoche, et se fait employer au café-restaurant Valendru. La patronne est elle aussi atteinte de polyarthrite rhumatisante, et très handicapée. Mélo voit son avenir et cela l'impressionne. Comment pourra-t-elle faire quelque chose, avec ses doigts déformés ? Elle plaît cependant à un habitué des lieux, Raymond Thivind, né à Écoche, grandi à Coublanc, ancien prisonnier de guerre. Le mariage a lieu en 1952. Les mariés ont tous deux 37 ans. L'amitié

avec Madeleine Prajoux demeure : on les voit souvent ensemble sur des photos.

Dès lors, et pour quarante ans, la Mélo habite le hameau de l'Orme : une petite maison rose foncée cachée derrière celle de son beau-frère Jérémie. Elle arrive à tisser en compagnie de son mari. Ils travaillent la soie pour l'entreprise Palmer de Charlieu. Les époux, malgré leur désir, n'arrivent pas à avoir d'enfants. Ils se consolent avec leurs cinq neveux et nièces. Ils accueillent aussi la vieille Marie-Rosalie dans ses dernières années, jusqu'à sa mort en novembre 1966. Vers la fin de sa vie, taradée par la maladie et les souffrances, la Mélo devient exigeante. Elle passe les sept dernières années renfermée à l'étage : c'est Raymond, dévoué, gentil, serviable, qui fait tout le travail ménager et s'occupe d'elle. Elle meurt la première le 17 mars 1992, et son mari, veuf durant sept ans, la rejoint dans la tombe Thivind du cimetière de Coublanc.

*Esquisse de biographie rédigée par BB  
à partir de souvenirs de Bernadette Vermorel  
et de Marilou Chavanon  
recueillis à Fillon, lundi 23 novembre 2015*

## Les dernières années de la Mélo

Lorsque nous allions voir Mélo, dans son lit, à l'étage, nous montions l'escalier dont les marches étaient carrelées et froides. Raymond nous disait : « Attention, ne tombez pas, il est dur cet escalier ; dans le tour-



nant, ce n'est pas large ». Mélo, contente de nous voir, même si nous étions restés des semaines sans aller auprès d'elle, nous posait les questions d'usage sur notre vie professionnelle, nos familles, comment se passait l'école pour Julien et Nicolas. Puis elle parlait de sa vie, du docteur Deschamps, des gens du village ; elle s'exprimait les yeux fermés comme si la douleur qui la tenaillait semblait moins vive ainsi. Souvent, elle appelait Raymond,



parfois en tapant au plancher avec une canne, car elle avait besoin d'un service. Alors, nous la quittions, attristés : « Pauvre Mélo, ce n'est pas une vie ! » Et Raymond nous accompagnait. Là, sur le pas de la porte, la discussion continuait ; lui, enjoué, toujours content, avec ses ré-

flexions très justes et sensées. Un homme prévenant, gentil, serviable. Lorsque Mélo arrivait à rester quelques instants à la fenêtre de la chambre du premier étage, qu'elle regardait Raymond travailler dans leur jardin, elle ne manquait pas de critiquer son homme sur la disposition de tel pot de fleurs ou de telle planche de rames de haricots. Ray-

mond, docile, se pliait à ses exigences.

Un souvenir m'a marquée : dans le début des années 80, Mélo marchait avec difficulté avec sa canne. Un dimanche matin d'été, j'ai vu Raymond avancer la voiture de Madame, la ranger le plus près possible du seuil de leur maison. Il a fait le tour de la voiture, est allé chercher Mélo, lui a tendu élégamment le bras, en vrai gentleman, l'a conduite à son siège, l'a installée confortablement, puis le bras derrière le dos comme il se doit, l'a saluée en ôtant son chapeau tout en se penchant. Quelle délicatesse !

*Régine Desseaux*

## Notre tante Mélo

Pour ajouter un commentaire aux souvenirs des uns et des autres, étrangers à la famille, nous, les neveu et nièces encore en vie, dirions que nous nous souvenons d'une femme très courageuse face à la maladie qui, inexorablement, année après année, lui a déformé toutes les articulations. Le plus visible bien sûr, c'était ses mains qui faisaient peine à voir, ce qui ne l'a pas empêchée de tisser à la cabine avec Raymond ou du moins de le seconder du mieux qu'elle

pouvait, de tenir sa maison (et Dieu sait que chez elle c'était nickel !), de faire cuisine, couture et tricot, tout ça en dépit de souffrances parfois intolérables car cette maladie évolue par crises successives. Pourtant lorsqu'on allait la voir elle ne se plaignait jamais.

Par ailleurs le couple aimait bien sortir, au cinéma, dans les fêtes foraines, faire des excursions, tout ça en moto au début de leur mariage ; la petite Vespa 400 bleue est venue plus tard.

Aussi à tous ceux qui dans sa jeunesse l'ont considérée comme « infirme », « estropiée », « incapable de faire grand-chose », nous faisons remarquer qu'elle nous a donné une sacrée leçon de courage en travaillant toute sa vie comme une personne normale. Elle n'a véritablement lâché prise que les sept dernières années. Recluse dans sa chambre, elle lisait beaucoup, recevait des visites avec plaisir, plaisir partagé par ses visiteurs car avec la mémoire phénoménale qu'elle avait des gens, des dates de naissance, de mariage, de tous les événements de Coublanc, elle pouvait conduire la conversation sans problème !

Nous profitons de cette évocation pour dire : « Chapeau la Mélo ! ».

*Bernadette Vermorel, Marilou Duffy-Chavanon et Robert Duffy*

La photo de la page 18 (avant 1943, devant la future MA de Coublanc) montre Raymond, Madeleine Prajoux et la Mélo encadrée par Rémy, René et Pierre Berthier. Assis, Rémy et Émilie Joly.

Ci-dessus, devant les Docks Lyonnais d'Écoche (années 50), les mêmes, sauf que Rémy Joly est mort et que René Berthier est absent. Le jeune femme à droite est probablement Suzanne Berthier. Divers fonds Berthier.

À gauche, mariage de Mélo et Raymond, avec leurs nièces. Photo du fonds Chavanon-Duffy.

# Souvenirs de jeunesse

de *Jeanne Berthier*

Je suis née à Charlieu en 1927 : la maternité n'existait pas depuis bien longtemps.

Rémy était né en 1920 ; Philibert en 1923, et nous avons eu une petite sœur alors que maman avait 47 ans, Marie-Thérèse, née en 1940, et qui fut la grande amie d'Alice (future Lachat). Lors de cette grossesse tardive, le docteur Vitteau, de Charlieu, a d'abord cru que c'était un fibrome !

Mon grand-père Auclerc, propriétaire et cultivateur à la Raterie, maire de Coublanc, avait eu deux épouses, la première étant morte prématurément. De la première, Rose-Marie Déverchère, lui sont nés Barthélemy et Antoine, celui qui a donné le terrain pour faire construire la grotte. De la seconde, Jeanne-Marie Trouillet, sont nés Jean-Marie et Jean-Pierre, morts à la guerre, Claude-Marie, Marie, épouse Grosdenis de Perreux, Joséphine (qui a épousé Jean Chervier et est la mère de Juliette Vouillon), mon père Joseph et enfin Alexandre, qui a tenu un commerce à Roanne.

Sur notre maison de la Raterie, il y a une date marquée sur un linteau : 1838, suivie du nom Au-



*Thérèse Buchet, ma mère*

clerc B.my [Barthélemy].

Je n'ai pas connu mes grands-parents paternels.

De Rémy Buchet (1851-1933), mon grand-père maternel, je me rappelle qu'il est mort ici, à La Roche. Grand-mère se prénomait Marie, c'était une Chevreton du côté des Épalis (1856-1940).

Elle est restée veuve, ici. Leur fille, ma mère, Thérèse Buchet (1893-1989), était la sœur d'Antoine (le poilu) et de Jean, mon parrain, marié à Alvina Badolle. C'est pourquoi je m'appelle Jeanne-Marie-Alvina. Mes grands-parents avaient deux ou trois vaches. Ma mère allait les garder.

C'est mon parrain, venu dans cette maison de la Roche à la mort de son père, qui a fait construire la cabine à côté de la maison et mis deux métiers.

Mon père, Joseph Auclerc (1891-1979) était cultivateur. Nous habitions à la Raterie. Il avait quelques vaches, que je suis allée garder dans les prés parfois sans bouchure. Le plus



éloigné de ces prés était vers la ferme d'Henri Buchet aujourd'hui. Il fallait y mener les vaches et les ramener. Puis il avait la volaille, et des truffes, et du blé que l'on battait en haut de la cour, dans le replat devant la maison. Ma mère avait un métier à tisser électrique. Ils ont travaillé jusqu'à un âge avancé.

Nous étions à moitié (avec les Auclair-Jacobé) propriétaires de l'étang, où ma mère allait rincer la lessive. Philibert se souvient que l'on vidait l'étang, et que l'on a fait construire le mur le long de la route, alors qu'avant il n'y avait qu'une haie.

Notre voisin, Claudius Auclair, père d'Antonin, qui avait perdu deux frères à la guerre et deux sœurs de la grippe espagnole et demeurait seul de la fratrie, venait souvent nous voir. Il pleurait à chaque fois à la pensée des disparus.

Mon père a été maire de Coublanc très peu longtemps, de 1955 à 1957, entre deux mandats d'Émile Perrin. Il n'avait aucune ambition personnelle et c'était juste pour rendre service. C'était l'époque où il y avait des dissensions dans le pays pour savoir si l'on allait mettre l'eau au robinet des habitants, en la prenant du côté du Bois Gauthay, ou avec le syndicat des eaux du Sornin. Mon père, ayant juste un vélo pour faire les déplacements nécessaires, n'était pas bien placé pour tenir le rôle de maire...

Pour jouer dans le proche quartier, ce n'était pas facile : il n'y avait rien que des garçons dans les maisons d'alentour. Je descendais à pied à l'école avec mes copines de la Place : les filles Montel, la pépée Guérin, fille des épiciers de la Place. Nous allions à l'école privée, et nous ne nous mêlions pas aux autres filles qui descendaient elles aussi, mais à l'école publique, Célestine Barriquant et les filles Déverchère.

À la messe aussi, on descendait à pleins chemins...

Sous notre maison, celle de mon neveu François Plassard aujourd'hui, au carrefour, il y avait une autre maison, qu'on appelait la « maison carrée », que je n'ai jamais connue, parce qu'elle a été détruite avant ma naissance. Il y avait habité bien des malheureux, dont une famille dont les enfants ne pouvaient pas aller à la messe ensemble : ils n'avaient qu'un habit qui passait de l'un à l'autre.

Pour le certificat d'études, nous l'avons passé à Charlieu, sous la conduite de M<sup>elle</sup> Métral. C'est mon père qui est allé nous y chercher, en voiture

à cheval. Mais comme nous étions dans le privé, le certificat n'était pas reconnu de la même façon. J'avais treize ans. Je ne suis pas allé travailler tout de suite, parce que ma petite sœur venait de naître, et que je me suis occupée d'elle quelques années, ma maman n'étant plus toute jeune.

Puis, quand ma sœur a pu aller à l'école, je suis entrée, vers 1947, à l'usine de la Place, dirigée par Jolivet, puis par Bressac. J'y ai travaillé durant 17 ans, jusqu'à mon mariage en 1964, mariage célébré par le père Bert. Je connaissais Joanny Berthier depuis toujours, à l'école, au catéchisme du temps du père Gras, et aussi à La Roche, où je venais voir mon parrain Jean Buchet (1879-1968), veuf d'Alvina, ma marraine, (1879-1948), dans la maison voisine de celle du Pétrus et de Joanny. C'est ma maison aujourd'hui.

Avant mon mariage, j'ai participé aux voyages qu'organisait une fois par an le père Roux, qui avait beaucoup d'influence et de prestige sur les jeunes de Coublanc. Joanny pouvait moins participer, à cause de la ferme. Ma sœur Marie-Thérèse, future épouse de Joseph Plassard, aimait à jouer au théâtre, dans ces spectacles suscités par le père Roux, qui mobilisaient toute la commune.

Après mon mariage, nous avons habité dans cette maison, à l'étage, où il y avait une cuisine, tandis que Jean Buchet, veuf, occupait le rez-de-chaussée.

*Propos recueillis par BB  
à La Roche,  
le vendredi 19 décembre 2014.*



*Photos : à gauche, les Auclerc de la Raterie vers 1900. En haut, Thérèse Buchet, épouse Auclerc. Ci-dessus, les mariés Jeanne et Joanny, avec leurs parents, les Berthier à droite et les Auclerc de gauche (1964).*



# Nos deuils en 2015

## Parmi les Anciens de Coublanc (3)

Marie-Jeanne BRISSAUD, née BERT	Cadolon	20/06/1909 - 08/11/2015	à 106 ans
Marguerite AUCLAIR	Cadolon	09/09/1919 - 19/01/2015	à 95 ans
Juliette VOUILLON, née CHERVIER	L'Orme	23/10/1928 - 22/04/2015	à 86 ans

## À la Maison des Anciens, venant d'autres communes (13)

Marie PERRAUD, née BUISSON	La Clayette	12/01/1912 - 17/02/2015	à 103 ans
Antonin GELIN, veuf DESCROUX	Chauffailles	11/01/1915 - 25/05/2015	à 100 ans
Marie MAGDELEINE, née BONNARD	Mably	25/03/1921 - 21/10/2015	à 94 ans
Marie GONNET, née BOURLOT	Chauffailles	10/05/1921 - 21/10/2015	à 94 ans
Colette POIZAT, née VILLE	Saint-Germain-la-Montagne	21/03/1922 - 12/05/2015	à 93 ans
Suzanne VALORGE, née MARTINET	Saint-Denis-de-Cabanne	19/02/1922 - 18/02/2015	à 93 ans
Lydie DUFFY, née VINCENT	Chauffailles	16/10/1922 - 22/12/2014	à 92 ans
Noëlle FILLON, née DELPHIN	Saint-Igny-de-Roche	20/12/1923 - 21/07/2015	à 91 ans
Yvonne JUGNET, née THIVEND	Saint-Igny-de-Roche	10/06/1924 - 14/10/2015	à 91 ans
Georges MAZILLE, veuf CHABANNON	Saint-Igny-de-Roche	01/02/1924 - 28/01/2015	à 90 ans
Marie DUPERRAY	Roanne	22/02/1926 - 17/02/2015	à 88 ans
Lucie LARUE, née DANIÈRE	Écoche	03/09/1927 - 20/10/2015	à 88 ans
Marguerite DESCHARENTRES, née DROUIN	Chauffailles	03/09/1941 - 02/02/2015	à 65 ans

## Parmi les apparentés coublandis résidant hors de Coublanc (5)

Marie MANGOT née LACÔTE	Roanne	19/07/1920 - 08/01/2015	à 94 ans
-------------------------	--------	-------------------------	----------

## Parmi les jeunes Coublandis habitant Coublanc (5)

Beryl Ann SOUTHALL, née DRUMMOND	Montbernier	10/07/1939 - 18/10/2015	à 76 ans
Robert AUCLAIR, ép. PERRIER	La Serve	29/08/1942 - 16/07/2015	à 72 ans
Jeannine DUSSEAU, née DUPERRET	La Raterie	24/03/1945 - 07/03/2015	à 69 ans
Gérard MARTIN	Cadolon	19/08/1950 - 20/06/2015	à 63 ans
Appoline SELZER, née NIMIS	Cadolon	13/04/1951 - 10/01/2015	à 63 ans
Martial LAGRANGE	La Raterie	07/09/1974 - 28/10/2015	à 41 ans

*Nous pensons aussi avec émotion aux Écochois disparus depuis un an, Marius Ducruy, Joseph Plasard et Lucie Larue, que nous avons interviewés en 2013 pour préparer l'article sur Madeleine Prajoux (pages 13 et suivantes).*

**Nos condoléances aux familles dans la tristesse**

# Liste des Anciens

Les listes qui suivent ne correspondent pas exactement aux données de l'état-civil. Quand un Coublandi est obligé de quitter la commune, il n'est pas rayé automatiquement de nos listes. Mais, bénéficiant en général d'un cadeau dans la commune où il s'est installé, il ne recevra plus le cadeau des Coublandis, mise à part la revue.

Trois d'entre vous, dont les noms sont écrits en italique, vivent à la Maison des Anciens de



Coublanc (MA). En italique aussi, le nom du hameau d'origine de ceux qui ne résident plus à Coublanc. Nous indiquons la ville ou le village où ils se trouvent à notre connaissance.

Par ailleurs, deux dames ont refusé de figurer dans notre liste...

Si nous avons commis des erreurs, nous vous prions de nous les signaler, pour que nous les corrigions l'an prochain. Merci.

Née en 1917	Marie-Rose DÉAL	<i>L'Orme</i>	<i>Belmont</i>
Née en 1919	Germaine LAMURE	<i>L'Orme</i>	<i>Saint-Igny-de-Roche</i>
Nés en 1921	Maria AUCLAIR Juliette BUCHET Clotilde FOREST Renée RONDEL Yvonne VILLARD	La Place <i>Le Bourg</i> La Place <i>Le Bourg</i> La Place	<i>MA</i>  <i>Chauffailles</i>
Nés en 1922	Maurice BARRIQUAND Jacques RONDEL	Montbernier <i>Le Bourg</i>	<i>Chauffailles</i>
Née en 1923	Andrée CHERVIER	<i>Les Génillons</i>	<i>Chauffailles</i>
Nées en 1924	Germaine BERTHIER Marie-Rose CHEVRETON Germaine COLLONGE	L'Orme La Place Cadolon	
Nées en 1925	<i>Simone BOUCHERY</i> Marie LACÔTE	<i>Le Bourg</i> Montbernier	<i>MA</i>
Née en 1926	Marie-Laure CHASSIGNOLLE	Cadolon	
Nés en 1927	Jeanne BERTHIER Gisèle MATHERON Maurice VOUILLON	La Roche Les Génillons L'Orme	
Née en 1928	<i>Jeannine LARUELLE</i>	<i>Montbernier</i>	<i>MA</i>
Nés en 1929	Jeannine DEQUATRE Augustin GRAPELOUP Louis LAURENT	La Charmaillerie Bonfond La Charmaillerie	
Nés en 1930	Claudien ACCARY Simone ALLOIN Madeleine BARRIQUAND Germaine DÉCHAVANNE Jean LARUELLE Marie-Louise LAURENT Hélène NEVERS Marcelle PERRIN Germaine SAMBARDIER	L'Orme <i>La Bourgogne</i> Montbernier <i>La Place</i> Montbernier Charmaillerie <i>Cadolon</i> Cadolon La Croix du Lièvre	<i>Charlieu</i>  <i>Chauffailles</i>  <i>Briennon</i>
Nés en 1931	Maurice ACCARY René DANTON Zahara ASKI	Le Foron Cadolon Le Perret	
Nés en 1932	Geneviève CROZET Marie-Antoinette DEMONT	Cadolon Les Génillons	



	Odette GRAPELOUP Jean MERCIER Urbain PANAFIEU	La Place La Serve Les Remparts	
Nés en 1933	André BUCHET Bernard BUCHET Claude CHAMBONNIER Jeanne CHAMBONNIER Suzanne DANTON Raymonde DÉCHAVANNE Georgette FAYOLLE Henri VAGINAY	La Place La Croix du Lièvre Cadolon Cadolon Cadolon Montbernier Bois Gauthay Bois Gauthay	
Nés en 1934	Monique MATHERON Josette PANAFIEU Georges PIQUAND Albert PROVILLARD René VERMOREL Simone VERMOREL	Les Genillons Les Remparts Montbernier Carthelier Cadolon <i>Cadolon</i>	<i>Charlieu</i>
Nés en 1935	Marie AUBONNET Jean VERNAY Simone RODRIGUES	Cadolon Cadolon Cadolon	
Nés en 1936	Marie BERTILLOT Maurice BERTILLOT André BOURDON Josiane GONDARD Joseph LACÔTE Colette PIQUAND Jean POYET	Cadolon Cadolon Le Perret La Grande Terre Le Bourg Montbernier Montbernier	
Nées en 1937	Josette CHAVANON Gabrielle PREHER Marie-France VERNAY	L'Orme Terre des Chambres Cadolon	
Nés en 1938	Jean BERTHILLOT Anne-Marie BUCHET Yvonne MERCIER Hubert SAUVAGE	Le Perret La Croix du Lièvre La Serve Les Pins	
Nés en 1939	Nicole BERTHILLOT	Le Perret	
	Roland CHAVANON Roger COMACLE Marc CROC René GONDARD Madeleine LACÔTE Marie-Josèphe MOINE Robert POIZAT	L'Orme La Bourgogne Cadolon La Grande Terre Le Bourg Cadolon Carthelier	
Nés en 1940	Juliette HANESSE Daniel JOLY Gérard VALENTIN	L'Orme Cadolon La Croix-du-Lièvre	

On peut ajouter à cette liste des personnes depuis longtemps en résidence secondaire à Coublanc, parfois inscrites sur les listes électorales, ou répertoriées par nos listes précédentes, ou même qui écrivent dans notre revue. Nous en retrouvons chaque année. Si vous connaissez d'autres personnes dans leur cas, ayez la gentillesse de nous le faire savoir...

Né en 1921	Félix VAGINAY	<i>L'Orme et Tassin</i>
Né en 1925	Pierre BERTHIER	<i>Lyon et La Place</i>
	Célestine BARRIQUAND-DINET	<i>La Place et Charlieu</i>
Nées en 1928	Renée BERTHIER-LAPLANCHE	<i>La Faverie et Fontenay-sous-Bois</i>
	Claude BELLON	<i>Le Moulin de l'Orme et Lyon</i>
Né en 1929	Roger FOUILLANT	<i>Le Foron et Roanne</i>
	Cécile VAGINAY-DRUÈRE	<i>L'Orme et Tassin</i>
Né en 1932	Jean GAVET	<i>Le Bois Gauthay et Roanne</i>
Nés en 1933	Gaston BENHAMOU	<i>Les Épalis et Aubervilliers</i>
	Jean-Claude DUCLAY	<i>L'Orme et ?</i>
	Geneviève LACÔTE	<i>Cadolon et Roanne</i>
<i>NÉS EN 1940</i>	Marie-Fr. MAGNARD-MASSON	<i>Les Remparts</i>
	Gérard LÉVY	<i>Foron</i>



Notre Comité du Noël des Anciens a connu en 2015 des mutations. Bernard Berthier (président et rédacteur de la revue *En ce Temps-là*) est maintenant secondé par un nouveau trésorier, Daniel Crozet et épaulé par Cécile Bailly, Denise Déal, Danielle Berthier-Duperron et pour la première fois par Marie-Christine Lachat. Merci à Anne-Marie Déal, Renée Druère et Marie-Thérèse Jarroux qui ont œuvré durant tant d'années.

Nos subsides proviennent pour une part des anciens eux-mêmes lors de la distribution du colis, et de particuliers à l'occasion d'événements familiaux (qu'ils en soient chaleureusement remerciés) ; mais pour l'essentiel du CCAS de Coublanc, donc de la commune. Nous avons aussi reçu des contributions volontaires pour encourager le colis et la revue *En ce Temps-là*. Merci à tous!

## Points de vente des numéros 2015 et 2016

- Paulette Lallemand et Didier Desrumaux (café-épicerie de Coublanc)
- Brigitte et Bruno Chevreton (boucherie à Chauffailles)
- Maison de la Presse (Chauffailles)
- Chantal et Georges Galvez (Librairie Gribouille à Chauffailles)
- Le bar - restaurant de Tancon
- Ginette et Philippe Desmurs (garage de Maizilly)
- Pierre Zeimetz (épicerie de Saint-Igny)
- Louis-Frédéric Blanchardon (épicerie de Mars)
- L'épicerie d'Écoche
- Maison de la presse à Charlieu (Étienne Hertzog)
- Patricia Demont à Charlieu (Art scénique et vieilles dentelles)

**Un grand merci à ces diffuseurs bénévoles !  
Nous comptons sur eux et éventuellement sur  
d'autres nouveaux pour ce numéro 2016 !**

Ce numéro 21 a été conçu et composé par Bernard Berthier et l'association du Noël des Anciens de Coublanc, avec l'aide, pour la relecture, la recherche et la fourniture de documents, de photos anciennes et de souvenirs, de Marie-France Jacotey, secrétaire de la mairie de Coublanc, Danielle Berthier-Duperron, Marie-Christine Lachat, Geneviève Le Hir, François Millord, Martine Berthier, Simone Bouchery, Régis Déal, Claude Franckart et Coublanc-71, Philippe Lenglet et le Souvenir français du Brionnais, Baby Bénas, Mado Clarin, Auguste Larue, Georges Auclair, Joseph Plassard, Marinette Demont, Marilou Chavannon, Régine Desseaux, Madeleine et Maurice Barriquand, Cécile et Félix Vaginay et leurs filles, Noëlle Ray, Monique et Albert Provillard, Jeanne Berthier, François Plassard, Marie-Laure Chassignolle, Gisèle Brissaud, Simone Thévenet-Stockler, Florence Charbonnier, Patricia Demont, Alain Crozet, Joëlle Courot et Lionel Simond avec les enfants des écoles, et beaucoup d'autres. Photo du vitrail par Mélanie Berthier. Dessin de couverture de Nadège Demont. Aux uns et aux autres nos remerciements.

Voir l'ensemble des « Crédits iconographiques » à la page 3.

# Deux frères dans la tourmente de la guerre de 39-45

## Souvenirs de jeunesse de Maurice Barriquand

(suite)

*Maurice Barriquand a évoqué pour nous son enfance dans la revue de 2011 (pages 7 à 9) sous le titre « La tante Florentine ». Après l'enfance, c'est, pour son cadet François-Fernand et pour lui, l'adolescence et le début de l'âge adulte dans cette époque troublée de la seconde guerre mondiale.*



Famille Barriquand : vendanges à Mars

### Vie et mort de mon frère Fernand

Mon frère puîné Fernand est né à Coublanc le 24 janvier 1924. La famille habitait alors dans la Coopé du bourg. Puis avec mes frères et sœurs, il a habité notre maison de Montbernier quand le grand-père est mort, tandis que je vivais chez mon oncle Prosper Druère et son épouse Florentine, à la Serve. Mes parents et leurs enfants (déjà cinq, plus la grand-mère Maria) logeaient dans la vieille maison. Puis mon père et la famille, sauf moi, sont allés habiter à Mars, en 1931.

Fernand a été à l'école à Mars. Au début de la guerre, il n'était pas de ceux qui risquaient d'abord d'être réquisitionnés pour le STO : c'étaient les

classes en 2 et en 3, pas la 4. Mais plus tard, il est allé se cacher dans la Drôme, à Porte-lès-Valence, où ma sœur Denise vivait avec son mari Claude Portier, qui travaillait dans les chemins de fer. Puis il est revenu dans la région, mais pas chez nous : il s'est placé comme ouvrier agricole chez un paysan de Saint-Germain-la-Montagne, M. Tabillon.

Les bois étaient proches : il s'est laissé entraîner par des résistants des forêts voisines (c'est à cette époque que le château de Vers a été brûlé), et il est parti avec eux quand ils se sont intégrés aux FFI. Nous ne l'avons pas revu depuis son départ à Saint-Germain. Et quand il en est parti, je suis allé à vélo rechercher sa bicyclette...

Fernand était intégré à un Bataillon de marche de l'Infanterie de la 1<sup>e</sup> division motorisée. Il a participé à la reconquête de la Franche-Comté, mais a été tué à Rougegoutte (Territoire de Belfort) le 23

novembre 1944. On l'a enterré à Giromagny, mais son corps a été plus tard transféré à Mars. Son nom figure sur le monument aux morts de Mars.

Son dossier est classé sous la cote AC 21 P 14661 du Service historique de la Défense, à Caen.

Quand j'ai revu (*dixit* Madeleine Barriquand) M. Tabillon à l'hôpital où était mon père, il y a des années, il se souvenait de Fernand et pleurait son décès.

### Chantier de jeunesse dans le Vercors

Je suis né en 1922. À la fin de mon école primaire à Coublanc, j'ai trouvé du travail au Bourg, à l'usine d'Émile Perrin. Cela a duré jusqu'à la guerre, et peut-être même dans les premières années, avant qu'elle soit fermée.

Mais, le jour de l'anniversaire de mes vingt ans, le 8 juillet 1942, j'étais à Coublanc, et j'ai été convoqué pour partir en chantier de jeunesse : le gouvernement de Vichy occupait ainsi les restes de l'armée française et la jeunesse de l'époque, en remplacement du service militaire. On m'a payé le train de Chauffailles à Grenoble. À peine arrivés, on nous attendait. Un sous-off – le salopard ! – nous a mis le grappin dessus, nous a fait marcher en colonnes par trois pour aller prendre le



tram qui à l'époque montait au flanc du Vercors jusqu'à Saint-Nizier-du-Moucherotte. On nous a mis dans des baraques de planches. J'en avais pour neuf mois.

Il y avait une espèce de cadre militaire : nous portions des molletières et nous étions habillés en vert forestier. Une photo de l'époque me représente ainsi. Le matin, on nous imposait un décrassage à 6h30, même quand il ne faisait pas clair (on voulait valoriser le sport), puis suivait le lever des couleurs et l'appel. Ensuite, nous nous rendions à des tâches qu'on nous imposait : les uns allaient couper du bois dans les forêts, à la scie à main, bien sûr. On m'a fait monter et démonter nos baraques de bois. J'ai eu aussi la possibilité, sous la direction d'un ancien de l'armée, de faire un travail qui m'intéressait plus : réparer des traîneaux, des traîneaux à l'époque tirés par des mules que les gens du Vercors appelaient « miaules ». On était assez libres : il n'y avait pas de murs, pas de pression intellectuelle. Mais des épreuves : au début, on nous a fait passer une radio au centre ambulatoire de Villard-de-Lans. Il a fallu aller à pied de Saint-Nizier à Villard, en portant une grosse gamelle de nourriture que l'on a fait chauffer au feu de bois, et il a fallu revenir le soir ; on est rentrés sur les genoux : on n'était pas endurcis au départ. Et puis, il a fait froid, durant l'hiver 1942-1943... Nous couchions dans des baraques équipées de lits à étages. Le jour, on allumait le poêle, qui s'assoupissait la nuit. Personne

ne voulait se lever pour le recharger. Il gelait dans les baraques. Il fallait mettre nos chaussures sous nos couvertures pour qu'elles ne gèlent pas.

Il y en avait d'entre nous qui faisaient les foins sur un haut plateau qui est de l'autre côté des gorges d'Engins, le Sornin. On nous a fait partir en pleine nuit pour aller les déranger dormant dans les meules de foin. Il nous a fallu passer au ras des falaises, vers le pas du Curé et le pas de la Corne... Nous avons viré les gars qui dormaient dans le foin : sottises imposées...

Ceux qui coupaient le bois devaient aussi le débarrasser. On le passait par des câbles, en l'accrochant par des crochets qui cassaient parfois : on en perdait, car comment aller chercher le bois tombé dans les combes profondes et comment le remonter ?

Dans le Vercors, il y avait plusieurs groupements de chantiers de jeunesse : à Saint-Nizier, à Lans (le Peuil), à Corrençon, à Méaudre, à Autrans. J'ai été affecté, après mon passage à Saint-Nizier, à celui de Villard-de-Lans (aux Geymonds).

On avait la possibilité de rencontrer des gens du pays, surtout qu'on terminait nos journées vers 5 ou 6 heures. En septembre, j'ai travaillé pour des fermiers à tirer les patates. On devait d'abord les faucher au dard, avant de les tirer : elles n'avaient pas eu le temps de mûrir tout à fait, mais l'hiver approchait. Cela nous permettait d'avoir en échange du lait. Le matin, on pouvait aller à la

ferme manger une soupe de gruau, après le lever des couleurs. À Saint-Nizier, je me souviens des fermes Durand et Buisson (cette dernière encore couverte de chaume). Mais si, dans les repas dans les baraques, on nous donnait des concombres, les plats partaient par les fenêtres. On mangeait surtout des pâtes.

Il n'y avait personne avec moi de Coublanc, ni du canton, mais un Périer de la Chapelle-sous-Dun, et un Rizet, qui a été ensuite coiffeur à Charlieu.

On était réquisitionnés pour neuf mois. Il y avait un nouveau contingent tous les trois mois.

Il y avait un chef de groupement, qui logeait à la gare de Villard-de-Lans, car le tram de Grenoble allait jusque-là. Les groupements avaient un boulanger, un boucher. Chez le boucher, j'échangeais mes cigarettes contre du lard. Pour le pain, comme nous étions un groupement de montagne, on avait une boule pour deux, et non pour trois. On coupait la boule chacun à son tour. Le courrier était distribué par un vagemestre.

Je ne me suis pas fait spécialement d'amis. Le soir, on pouvait faire du courrier.

Je suis rentré à Coublanc en février 1943.

## Au temps du STO

Mais c'était l'époque du STO. J'y ai été réfractaire.

La loi signifiait que pour ceux qui travaillaient pour l'agriculture, le départ pouvait être repoussé de trois mois : je me suis fait employer par Victor Grapeloup pour travailler (tous deux comme maçons) pour l'agriculture.

Mais c'était partie remise.

En juillet 1943, j'ai reçu par télégramme une convocation à Mâcon. Plusieurs jeunes gens du pays y sont allés avec moi en car, mais quand j'ai vu que les premiers entrés au bureau de placement du chef-lieu étaient directement embarqués, j'ai repris le car en sens inverse... Ensuite, j'ai su que les gendarmes étaient allés me chercher à Montbernier, et à Mars...

J'ai disparu. Où ?

À la fin de mon temps de chantier de jeunesse, j'avais fait la connaissance d'un cousin lointain, agriculteur à Corenc, près de Grenoble. Il s'appelait Jean Lamure. C'était un lointain cousin à ma tante Florentine. Il était de Belmont, où il a été enterré. Notre parenté remontait à un Étienne Larue (1793-1870), dont les descendants avaient

une maison à la Serve, où Florentine a été locataire, avant 1930, et où son mari Prosper Druère, mon oncle, est mort. Ce Jean Lamure était un Larue par sa mère. Il avait fait son régiment du côté de Grenoble et y avait fait la connaissance d'une dame. J'étais allé le voir au retour de mon séjour dans le Vercors. Il vivait en ménage avec sa compagne ; ils avaient reçu, je ne sais pas précisément comment, une propriété en héritage. Ils cultivaient de la vigne, du blé, et élevaient des vaches. Ils avaient une terre dans le bas de Meylan, dans des terrains d'alluvions sableux où poussaient les patates. La sœur de la patronne y avait une propriété : j'ai tiré les patates. Ils vendaient leur production de prunes, de poires, de raisins à Grenoble sur le marché de la place Notre-Dame. Ils allaient moudre leur farine à Uriage, et faisaient le pain, qui se distribuait avec des tickets de rationnement.

Je suis allé chez eux en train de Chauffailles à Grenoble. Philibert Chervier, le secrétaire de mairie, qui était un peu résistant, m'avait procuré une fausse carte d'identité, qui me vieillissait et me donnait le nom de Berthiaux (mais pas sûr).

Jean Lamure et sa compagne m'ont accueilli et je travaillais pour eux. Corenc était alors rempli encore de terrains agricoles, sur toutes les pentes. Je faisais les moissons à la main. Il y avait aussi, dans leur grande maison, des locataires. C'est pourquoi les gendarmes de Saint-Ismier passaient de temps en temps pour contrôler s'il y avait des locataires douteux... J'ai été contrôlé, sans problème. Mais les gendarmes se sont aperçus ensuite que mes papiers étaient faux. Ils sont revenus une semaine plus tard, alors que par chance je travaillais à ramasser des pommes dans un verger plus haut. Lamure était bien avec tout le monde : il payait des canons... Les gendarmes n'ont pas insisté, mais j'étais averti. Il y avait un autre gars avec moi, qui était du Havre, et qui devait être aussi en situation douteuse.

Dès le lendemain au petit jour, j'étais à la gare de Grenoble.

Je suis donc rentré à Coublanc en septembre ou octobre 1943, à l'époque de la cueillette des pommes en tous cas...

À Coublanc, j'ai dû vivre caché, ici à Montbernier, puis à l'Orme, chez Louis Vivier. Ici, j'avais fait un système qui m'avertissait si quelqu'un approchait. Je disparaissais. Le problème était de trouver du pain pour une personne de plus. Philibert Chervier a encore facilité les choses.

Puis quand le pays a commencé à être libéré, j'ai travaillé non à l'usine, qui n'a pas refonctionné tout de suite, mais avec Victor Grapeloup. Nous allions, à vélo, réparer la maison de Mademoiselle Métral, l'institutrice, à Saint-Bonnet-de-Cray.

Ce fut le temps difficile de l'épuration : y passèrent Julien Poyet, Henri et Roger Perrin, qui ont été tués. Marcel Chambrade, surnommé Pipizozo, qui avait des tendances collaborationnistes, a disparu... Comme, dans l'autre camp, Louis Grapeloup. On dit que sa fille aurait été la cause de son arrestation, par suite d'une imprudence...

### Mon court service militaire

Je n'étais pas tout à fait libéré des obligations militaires : la loi de l'époque, fixant le service militaire à un an, a considéré que le temps passé en chantier de jeunesse pouvait être déduit : il me restait donc trois mois à faire. J'ai été recruté à Mâcon et envoyé à Nevers (comme Jean Berthier, que je crois y avoir vu), puis j'ai été garde-prisonnier à Belfort. J'ai dû passer un moment aussi à Lure. Il me semble que les transports étaient gratuits pour nous.

De Belfort, je me suis rendu sur la tombe de mon frère Fernand, à Giromagny.

L'usine Perrin avait été achetée par Tonin Monchanin, qui n'en avait pas fait grand chose, sauf d'y mettre un alambic. On y avait fait un galandage qui la coupait en deux. Émile Perrin, qui n'avait pas fait la guerre, parce qu'il avait quatre filles, dont deux jumelles nées juste avant 1939, a repris son affaire, et c'est reparti. J'y ai travaillé, comme Albert et Auguste Berthier, et Madeleine, qui voulait elle aussi gagner de l'argent, ce qui était impossible à la ferme de la Roche.

À la demande du patron, j'ai été faire une formation technique à Lyon, un apprentissage de mécanique textile : j'ai appris le montage des arcades pour les métiers façonnés. Ce n'était pas simple. J'avais une chambre, et je mangeais au restaurant, parfois avec mes patrons.

C'est à 50 ans, après la faillite de l'usine Perrin, que j'ai fait une formation à Charlieu.

Je me suis renseigné, et j'ai trouvé du travail aux Tissages de Charlieu. J'y ai travaillé les sept dernières années de ma carrière.

Mon usine de Charlieu avait été reprise en 1967,

avec des hauts et des bas, avant de devenir Boël (1997), qui marche bien.

*Propos recueillis par BB  
auprès de Maurice et Madeleine Barriquand,  
à Montbernier le 4 juin 2015*



### Notre liberté

Un château de sable  
Qui joue avec la mer  
Et nous te touchons.

Les fleurs de l'herbe  
Envolées dans le vent  
Et nous te sentons.

Un coucher de soleil  
Avec la famille et les amis  
Et nous te voyons.

Un nuage blanc  
Barbe à papa  
Et nous te goûtons.

De jolis chats  
Fidèles compagnons  
Et nous t'entendons.

Voilà notre liberté.

Les élèves  
de Ce1 et Ce2  
de Coublanc



# Mon frère, André Druère

par *Cécile Druère*

## Souvenirs de la famille Rébet



*André Druère au cœur de ses conscrits*

Jean Druère, mon père, est né le 21 novembre 1896, quatre jours après votre grand-père Rémy Berthier <sup>1</sup>. Mais il le devancera de dix jours pour le mariage ! Il était le fils de Joanny Druère, un des douze garçons des quatorze enfants de la famille Druère de Montbernier.

Ma mère s'appelait Marie Rébet. Elle est née le 12 août 1898 à Belmont. Son père se prénommaient Jean-Louis. Elle a perdu sa mère, Zoé Joséphine Léonie Grisard à l'âge de trois jours. Un oncle, Henri Rébet (1862-1935), frère de son père, et sa femme Joséphine Monnet (1865-1938), née à Belmont, qui habitaient dans cette maison de l'Orme, l'ont pour ainsi dire adoptée. Son père s'est remarié à Chauffailles et a eu trois fils de ce second mariage : Jean, Louis et Henri. Ils ont vécu à Coublanc et à Chauffailles.

Mes parents Jean Druère, propriétaire-cultivateur et Marie Rébet, couturière, se sont mariés le 7 octobre 1922 à Coublanc, devant le maire Philibert Danière. Notre maison de l'Orme a été construite par monsieur Denimot, un immigré espagnol, qui était horloger, en 1852, la même année que l'église actuelle de Coublanc. La maison comprenait deux logements de deux pièces chacun sur deux niveaux, habités l'un par la famille

1. Cécile Druère s'adresse à BB, qui l'interviewe.

2. Jeanne Augoyard, quoique habitant à Cours, a été une bienfaitrice de l'association du Noël des Anciens jusqu'à sa mort à l'âge de 87 ans en 2009.

Denimot, l'autre par la famille Rébet.

Notre père, (qui était un cousin de Jeanne Augoyard de Cours <sup>2</sup>), devenu tisseur, travaillait sur un métier à l'usine Lachize. Vers 1940, il est allé travailler au Bourg, à l'usine Perrin.

Ma mère, Marie Rébet, était couturière à domicile. M. Laurent raconte dans *En ce Temps-là* 2010 qu'elle contribuait à coudre les vêtements des majorettes de Coublanc avec Mme Mathoux et Mme Bonnavent. Et en effet, je me souviens que Mme Bonnavent venait souvent chez nous.

Nous étions trois enfants : Émilien, André et moi. Tous les trois nous sommes nés dans la maison familiale de l'Orme, avec l'aide d'une sage-femme venant de Tancon.

Émilien, l'aîné, est né en septembre 1924 et décédé en 1999. Il a épousé Hélène Berthier décédée il y a deux ans et fille de Louis Berthier et de Stéphanie-Élisa Laurent de Coublanc. Ils ont vécu à Écoche et ont eu fille Brigitte.

J'étais la troisième, née le 4 août 1929 et conscrite de Norbert Bénas, Paulette Bénat, Antoinette Berthier, Agnès Druère, Marcel-Claude Duffit, Auguste Grapeloup, Henri-Julien Lacroix, Madeleine Perrin, Aimée Pradet, Claudia-Renée Trichard Le 8 octobre 1948, j'épousai, à Coublanc, Félix Vaginay, né de Louis Vaginay, originaire de Mars, et d'une mère, Marie Devaux de Belmont. Mon mari est né à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, où son père travaillait comme jardinier de la maison Morin, des industriels lyonnais. Puis, vers 1927, son père est revenu avec sa famille à Belmont pour son travail. Félix est né le 15/07/1921. Nous nous sommes connus à Coublanc.

Émilien, André et moi avons été à l'école à Coublanc. J'étais à l'école libre avec M<sup>elle</sup> Victoire Déal puis M<sup>elle</sup> Cécile Métral. Les garçons sont allés à l'école publique, dont l'institutrice était



*Cécile, Jean, Émilien, André et Marie*



alors M. Laronze. Émilien a fait une année à Notre-Dame, à Charlieu. Tour à tour, mes frères ont distribué à vélo *L'Écho du Roannais* dans divers quartiers de Coublanc, et je l'ai même fait une fois.

## André Druère champion cycliste

André, le second de la fratrie, est né le 6 mars 1927. Jeune, André jouait au basket.

Après l'école et avant le régiment, il a été ouvrier agricole chez les Druère de La Masoierie et ceux des Remparts, au service de la veuve de Joseph Druère.

Puis il est parti au régiment, à Pau et Mont-de-Marsan, et il a été parachutiste et infirmier/pharmacien formé par l'armée.

L'année suivant notre mariage en 1948, André est rentré du service militaire. Alors que l'on s'attendait à ce qu'il reprenne sa vie d'avant le régiment avec comme sport le basket, il a pris soudainement une licence de cyclisme au club de Chauffailles, puis a rejoint mon mari Félix au club de Cours, avant de terminer sa carrière à l'UCL de Lyon.

Dès le début, il a voulu faire du cyclisme son mé-

tier. Il a couru pour différents sponsors, Terrot, Berger, etc.

### Une belle carrière

Le premier hiver, pour gagner un peu d'argent, mais surtout pour conserver la forme physique, il travaillait dans les bois avec un camarade.

Il continuait à s'occuper du basket, moins comme joueur que comme entraîneur et dirigeant. Une fois au moins, il a travaillé chez Golfetto, dans l'usine de mécanique de Belmont. Mais la plupart des hivers, il faisait du cyclo-cross.

Il disputait, dans la saison des courses, trois épreuves par semaine : le dimanche, le lundi et un jour de la semaine. Il a participé deux fois au critérium du Dauphiné Libéré. Il a gagné le Grand Prix de Thizy en battant Louison Bobet. Mais à la fin de la course, le champion lui a dit : « Tu peux remercier tes équipiers ! »

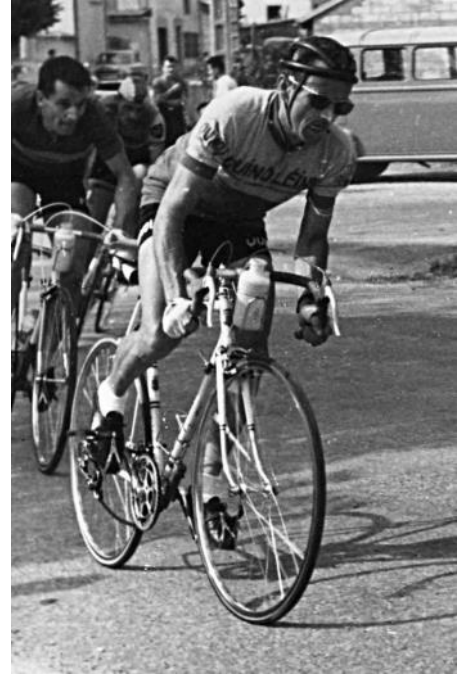
Parmi les coureurs, il avait pour ami Guy Buchailles, René Vallat, Henri Bertrand. René Vallat avec son épouse a acheté le magasin de chaussures de Chauffailles, en face le monument aux morts. Henri Bertrand était de Charentay dans le Rhône.

André a porté les couleurs de diverses entreprises : Terrot (1953-1956), Primador (cycles à Lyon), La Perle, Berger (boissons à Lyon).

### Projets

Après la fin de sa carrière sportive (1961), c'est pour Berger qu'il va travailler, comme représentant ou « visiteur » dans la région de Saint-Étienne et de Clermont-Ferrand.

Or à Saint-Étienne s'est installée Michelle Poyet, fille d'une famille de notre voisinage (maison de Jean-Yves Chavanon actuellement) pour travailler dans un lycée de la ville. André et Michèle s'y rencontraient. Il semblerait que lorsqu'elle rentrait en week-end à Coublanc, André la rame-





nait... Il était discret, mais des fiançailles se préparaient.

Or, un jour, Berger lui propose de travailler dans une région plus intéressante. André vient me trouver, et me dit : « Que dois-je faire ? » Je lui réponds : « À toi de voir ce qui t'arrange le mieux ! »

Le curé de Coublanc à l'époque était le père Roux, très apprécié des jeunes. Un dimanche, à la fin de la messe, un enfant de chœur vient trouver André et lui dit que le père Roux souhaitait le voir. J'ai demandé à André, ensuite : « Qu'est-ce que te voulait le père Roux ? – Ça ne te regarde pas ! », m'a-t-il répondu. Mais j'ai su ensuite que le curé voulait le marier avec une de ses cousines...

Mais André s'était discrètement attaché à Michelle Poyet, qui avait treize ans de moins que lui. En 1965, quand ils sont décédés, Michèle avait 25 ans, et André 38.

## L'accident

Au début de l'année 1965, la société Berger, dont André avait couru sous la marque et dont il était devenu un bon représentant, a voulu le récompenser en lui proposant une autre région plus dynamique que Clermont et Saint-Étienne. Il s'est rendu à Mâcon pour échanger avec son ami Guy Buchaille (également représentant chez Berger) pour lui demander son avis, avec sa voiture, une R8 aux couleurs de la marque Berger, le dimanche 31 janvier 1965. Au retour, c'était son amie Michelle Poyet qui conduisait. Heureusement qu'il n'avait pas emmené ses nièces, mes filles Dominique et Martine, comme il le faisait parfois. Tout à coup, avant Crèches, une voiture allant en sens inverse dans la ligne droite dépasse une 2CV, mais glisse sur la route mouillée et vient heurter de front la R8. Michelle n'a pu que freiner, mais le choc a été terrible : la R8 a été quasi pulvérisée. André et Michelle sont morts sur le coup, comme un des deux occupants de l'autre voiture et un second décédant le lendemain. La voiture, une grosse Chevrolet allant de Cagnes-sur-Mer à Paris, avait deux de ses pneus usés jusqu'à la corde !

Son décès ainsi que celui de Michelle a été annoncé à ma mère et à nous par madame Bergiron (boulangère) et madame Bonnavent (épouse du postier).

Nous étions réunis auprès de ma mère qui huit jours avant, pratiquement à la même heure, avait

perdu son mari, mon père Jean Druère.

La notoriété d'André dans le milieu cycliste, son dévouement dans l'animation de Coublanc et notamment du club de basket ainsi que la gentillesse de Michèle Poyet a fait que lors de leurs obsèques, l'église de Coublanc était beaucoup trop petite pour accueillir leurs amis, leurs proches et leurs familles, près de mille personnes s'étaient réunies.

Pour ma mère cela a été une très grande épreuve de perdre en huit jours son mari puis son fils. Elle a été bien soutenue par ses voisins mais sa grande force a été de continuer à accueillir dans sa maison des jeunes dont elle aimait être entourée. Elle est décédée en avril 1974.

*Propos recueillis par B.B.*

*Auprès de Cécile et Félix Vaginay,  
à l'Orme en juillet et septembre 2014*

## Michelle Poyet

### Le grand amour d'André Druère

#### *Souvenirs familiaux de Noëlle Ray*

Ma sœur Michelle était la quatrième fille de la famille.

Notre père, Julien Poyet, était originaire de Tancon, où il était né en 1903. Son père, Claude-Marie (1868-1914) est décédé d'une méningite, laissant sa femme, Maria Chevreton (1872-1952) chargée de trois enfants, Marie-Louise (1896-1935), qui a épousé plus tard Jean-Régis Vachet, père de Julien Vachet ; Marc (1897-1945), qui fut blessé, à la guerre de 14 et demeura handicapé et célibataire ; enfin, mon père, Julien.

La veuve confia ce dernier à Julien (1873-1963) et Thérèse Chevreton (1883-1981), ses frère et sœur, cultivateurs au hameau de Carthelier ; ils habitaient la maison Roy aujourd'hui.

Ma mère était Marie-Louise Bonnefond (1904-1990), de Cuinzier, sœur d'Yvonne Bonnefond qui épousa Joannès Perrin. C'est justement à l'occasion de ce mariage que nos parents se sont connus.

Dès leur mariage, ils se sont installés au Bourg de Coublanc, à l'étage d'une maison qui appartenait à madame Thévenet, la belle-mère de Paul Buchet de Cadolon, maison habitée ensuite par Maxime Mil-

let, et récemment par les Targarona. Il y avait derrière une cabine, mais je ne sais si mon père, qui était tisseur, travaillait là, ou bien ailleurs. Je suis née en 1930, et c'est là que j'ai vécu mes quatre premières années, rejointe par ma sœur Julienne, née en 1931.

En 1934, la famille a déménagé à l'Orme (maison de Jean-Yves Chavanon aujourd'hui). Mes parents, qui n'étaient pas du tout cultivateurs, avaient trois métiers à tisser. Nous allions chercher le lait à La Roche, chez les Berthier. C'est là que sont nées ensuite Marie-Louise (1935-1940), Michelle (en 1941) et Danielle (en 1943). Nous allions à l'école privée Sainte-Thérèse. Je me souviens qu'Odette Denis m'accompagnait.

### Heur et malheur de Julien Poyet

Notre père était sportif : c'est un goût qu'il avait eu spontanément. Il pratiquait la course à pied, discipline dans laquelle il a gagné des titres et reçu de coupes, le basket avec l'Alerte, et la natation : il m'a appris à nager dans un bassin qu'il avait construit dans le Botoret vers Saint-Denis-de-Cabanne : nous y allions en moto. Il était, en effet, après le père de Joannès Demont, le deuxième Coublandi à avoir possédé une moto. D'ailleurs, à l'époque de la guerre, je crois, il touchait des bons d'essence en échange de services qu'il rendait aux pompiers, pour aller sur les lieux des sinistres, comme l'incendie de la maison de Philomène Lacôte, au hameau de la Bourgogne. Comme il était très serviable, et de bonne compagnie, il proposait volontiers d'aider ses voisins.

Ma sœur Michelle, née en 1941, ne l'a guère connu, et encore moins Danielle, née en 1943. Après avoir été mobilisé du côté de Dijon (pas sur le front à cause de son âge et de ses trois enfants déjà), il était revenu, était devenu partisan de Pétain, non des Allemands, mais il s'était laissé entraîner par des camarades miliciens. En juillet 1944, il avait déjà passé avec eux un mois à Mâcon. Le 9 août 1944, une équipe était allée déménager le comte de Saint-Géran, de Berzé-la-Ville à Mâcon. Ils ont été attaqués par des résistants embusqués, et Julien a été tué avec Roger Perrin, de Cadollon, qui n'avait que 18 ans, et deux ou trois autres. Le coup a été très dur pour sa veuve et pour nous, ses filles, économiquement et moralement.

### Vie et mort de Michelle Poyet

Michelle, comme nous, a été élève de M<sup>elle</sup> Métral, qui l'a encouragée à poursuivre ses études (elle réussissait bien), et qui lui a fait obtenir une bourse pour qu'elle aille à Roanne au Lycée Jules Ferry, jusqu'au bac. Après que mon beau-frère Lucien

Ray, tout juste ordonné prêtre, nous a mariés, en septembre 1951, Robert et moi, et quand nous avons eu des enfants, mes sœurs Michelle et Danielle venaient avec nous en vacances, par exemple plusieurs fois à Saint-Léger-Vauban dans le Morvan. Peut-être ensuite Michelle a-t-elle enseigné, mais pas longtemps, au Lycée nationalisé de Jeunes filles (Albert-Thomas), avant d'aller à Lyon pour obtenir des certificats de lettres modernes. Elle logeait chez une cousine de Robert. Puis elle est partie à Saint-Étienne, à la fois pour préparer l'agrégation et pour enseigner au lycée Honoré d'Urfé.

Comme elle était « très famille », elle rentrait tous les week-ends, et pour cela elle a racheté au père Beauchemin, curé de Saint-Igny (1960-1967), sa vieille 203. Elle emmenait notre mère faire des commissions.

Depuis longtemps, nous étions des voisins très proches des Druère. J'allais en classe avec Cécile. Michelle connaissait André. Ils se sont vus aussi à Saint-Étienne, où son travail pour Berger emmenait André. Nous n'avions pas entendu parler de fiançailles, nous croyions qu'ils étaient copains. Ma mère trouvait qu'André était trop vieux pour Michelle, mais elle aurait certainement changé d'avis, et il y aurait sûrement eu un mariage – si Michelle avait été autant éprise qu'André...

Fin janvier 1965, André a perdu son père. Le dimanche suivant, il devait aller voir un ami cycliste à Mâcon. Il a demandé à Michelle de le conduire, lui disant qu'il n'avait pas le courage de le faire, tant il était affecté. Le sort a voulu qu'au retour une voiture viennoise barrer la route à la leur... Ils ont été unis dans la mort.



*Propos recueillis par BB  
auprès de Noëlle et Robert Ray,  
à Saint-Igny-de-Roche,  
le mercredi 2 décembre 2015*

# Souvenirs cyclistes

## d'Albert Provillard

À 18 ans, j'habitais chez ma mère, qui était veuve et qui tenait la gare de Saint-Denis-de-Cabanne. J'habitais donc à la gare. Comment étions-nous arrivés là ?

### Histoire de ma famille

Je suis né en 1934. Mon père était originaire de Saint-Léger-sous-la-Bussière, entre Matour et Tramayes.

Mon père était ébéniste. Il avait d'abord travaillé aux Établissements Perrellon de Saint-Léger, qui étaient spécialisés dans les brosses, les coffrets. La petite



*Albert à quinze ans*

usine sur les bords de la Grosne utilisait l'énergie hydraulique de la rivière. Puis nous avons habité à Trambly, et mon père a travaillé à Mâcon. Il est mort soudainement en 1940, d'arrêt cardiaque, alors que j'avais six ans.

Ma mère, native de Matour, devenue veuve, a dû travailler pour nous nourrir, mon demi-frère âgé de 13 ans de plus que moi, et moi. Elle a passé un examen pour entrer aux chemins de fer : la SNCF était née

trois ans auparavant. Elle a été nommée à la gare de Trambly, mais celle-ci a fermé peu après. Elle a alors été mutée à La-Chapelle-sous-Dun, et j'allais à l'école à La Clayette. J'y allais en vélo, faisant les cinq kilomètres quatre fois par jour, puisque je rentrais déjeuner à la maison. Dans ce village, j'ai connu Jean Vernay, aujourd'hui à Cadollon, et Jacques Polette, de Chauffailles. Mon demi-frère travaillait aux Ateliers de la SNCF à Oullins. La gare de La-Chapelle-sous-Dun a été fermée à son tour. Ma mère a été affectée à la gare de Saint-Denis-de-Cabanne, où nous habitons. Je suis allé à l'École Professionnelle de Charlieu. Là encore, je faisais le trajet de la maison familiale (la gare) à l'école quatre fois par jour en vélo. Le projet de ma mère était que je rejoigne mon frère à la SNCF, aux Ateliers d'Oullins ; il y travaillait dans l'atelier des voitures. Mais l'enseignement technique n'était pas du tout mon affaire : je n'avais rien d'un manuel. J'ai suivi la scolarité jusqu'à la classe de seconde. Après, il aurait fallu que j'aille à Roanne en première. Je n'ai pas voulu, c'était trop loin. C'était vers 1950. J'avais 16 ans.

### La passion du vélo

J'ai décidé de me consacrer au vélo. Assez vite, j'ai gagné des courses et je suis passé rapidement de la 4<sup>e</sup> à la 1<sup>e</sup> catégorie. J'ai eu la chance de trouver un bon moyen pour gagner un peu ma vie. Sans doute à la demande d'Henri Alix, président du CCC (le Club Cycliste de Charlieu), M. Georges Devillaine, qui était patron de l'usine qui fabriquait des voitures à pédales et des landaus m'a proposé une solution : je courrais à la belle saison, et je travaillerais chez lui l'hiver. J'étais quasi le seul à profiter d'un tel contrat. Mais j'avais beau être bon coureur, et gagner un bon nombre de courses, je n'ai jamais pu obtenir le grade d'aspirant, qui m'aurait permis d'envisager une carrière professionnelle. Pour progresser plus, il aurait fallu que j'aille courir à Roanne avec le CR4C (Club routier des quatre chemins). Mais ce n'était pas possible. Il m'aurait fallu une voiture pour participer aux réunions. À Charlieu, je ne bénéficiais d'aucune aide, d'aucune subvention, pas même pour l'achat d'un boyau.

J'ai fait toute ma carrière « sponsorisé » par Terrot. Pour 400 francs de l'époque, j'avais acheté mon premier vélo de course chez Perrat, qui avait son magasin de cycles en haut de la rue de la Casserole, à Saint-Denis (celle qui descend du carrefour aux feux versicolores vers le Sornin). Il vendait des Terrot. J'ai reçu avec le vélo un maillot au nom de la marque, et un contrat. La récompense que m'offrait Terrot (par l'intermédiaire de Perrat), quand j'avais gagné une course, était une prime de 40 centimes du kilomètre. Si j'étais second, à condition que le vainqueur soit aussi de chez Terrot, j'obtenais 30 centimes. Nous avions nos photos dans la presse : c'était de la publicité. Je ne portais plus le maillot du CCC que dans la courses inter-club en début d'année.

Pour nous rendre aux courses, à peu près dans la région Rhône-Alpes et le sud de la Bourgogne, nous prenions le train. Il nous fallait passer une visite médicale de début de saison, pour obtenir notre licence. C'était le docteur Amour qui était le médecin du club. La visite était vite expédiée. Je connaissais aussi le docteur Robert, qui était le maire de Charlieu, parce que j'avais été en classe avec son fils Alain, chez qui j'allais assez souvent.

J'ai gagné un bon nombre de courses en quatre ans de compétition. Au début, la presse qui ne me connaissait pas m'a appelé « Propillard » ! J'ai gagné le Prix des Sables, à Mably, en 1952 peut-être, le prix Philippe à Roanne à plusieurs reprises. Philippe était le patron d'une usine de vêtement à Riorges. Son prix se courait en deux étapes disputées deux dimanches de suite. Et aussi le Prix Messidor, qui avait lieu le 15 août à Charlieu, le Prix du Soldat à Roanne, le Grand Prix de Pouilly-sous-Charlieu, des courses à Palinges (71) et Montrond. La récompense annuelle de mes efforts, quand j'avais gagné plusieurs courses, c'était le droit de faire les « Quatre-vingt tours », c'est-à-dire le prix cycliste de Charlieu, qu'organisait le CCC [voir l'encadré ci-contre]. J'étais classé parmi les amateurs régionaux, qui s'affrontaient ce jour-là à des grands professionnels.

### Ami d'André Druère

J'ai été devancé au classement par André Druère. Le Coublandi était un coureur réputé et très agréable. Un excellent grimpeur. À l'occasion des courses, et parce que nous étions proches géographiquement, nous sommes devenus amis, malgré la différence d'âge (sept ou huit ans). J'allais prendre des repas chez lui à l'Orme, ou lui venait chez moi à Saint-Denis. Nous nous entraînions ensemble. Nous allions du côté des Écharmeaux, et là, nous nous frottions un peu. On parlait à toute allure, mais au bout de trois cents mètres, il me distançait facilement et je ne le voyais plus. Il a obtenu une fois le maillot du meilleur grimpeur dans le « Circuit des Six Provinces », qui fusionnera ensuite avec le critérium du « Dauphiné Libéré ». Pour gagner le grand prix de Thizy, comme il l'a fait en 1955, il fallait savoir grimper ! Il était léger et il en voulait. C'est par lui que j'ai connu Félix Vaginay, son beau-frère, qui faisait aussi du vélo. Je souvent revu André entre 1961 et sa mort en 1965. Il travaillait comme commissionnaire pour Berger, et ma femme et moi habitions Régnay, où il alimentait en pastis et en sirops les cinq ou six cafés qui existaient alors dans la commune, où il n'en reste qu'un... Il passait nous voir presque à chaque fois, souvent le lundi.

Il régnait une bonne ambiance dans les pelotons, où l'on se connaissait tous, même si l'on ne se faisait pas de cadeaux. Je n'ai jamais entendu parler de dopage. Pourtant, une fois au Prix de Charlieu, avant le départ, alors que les coureurs étaient en place à cheval sur leur cadre, un Caladois est passé parmi nous en proposant des bonbons pour nous donner de la vigueur. Je

## Nos régionaux au Grand Prix de la soierie de Charlieu

Le Grand Prix de la Soierie avait lieu en septembre, lors des fêtes de la soierie, le dimanche. Le circuit des boulevards faisait 130km, sur 80 tours. À l'époque, des grands noms y figuraient : la ville était bouclée, et les spectateurs payaient leur place, ce qui grossissait les finances du club, qui pouvait faire venir des coureurs du Tour de France précédent (15 en 1953 !) et des champions débutants (Anquetil, Rivière). La cheville ouvrière de l'organisation était Victor Marchand.

En 1946, vainqueur Jo Dessertine, le champion de Villers.

André Druère participe en 1949.

Albert Provillard participe en 1953, avec Darrigade (vainqueur).

Druère et Provillard sont affrontés en 1954 à Anquetil, Louis Caput, Robert Chapatte. Druère termine 29<sup>e</sup>, Anquetil 31<sup>e</sup>, Provillard (écrit Prosillaud !) 33<sup>e</sup>.

En 1955, face à Géminiani et Darrigade (vainqueur), Druère est 17<sup>e</sup>. Bobet a abandonné.

En 1956, nos deux champions locaux sont affrontés à du beau monde : Roger Rivière. Raphaël Géminiani, Bernard Gauthier, Hugo Koblet. Bobet est vainqueur.

En 1957 courent Bernard Gauthier, Gastone Nencini, Louis Caput, Anglade. Druère crève et abandonne.

Le GP de la Soierie 1958 est couru derrière vespa. Jean Forestier gagne devant Rick Van Steenberghe, Cieleška, Gauthier.

À Charlieu, on courait aussi la veille du Grand Prix une course de moins haut niveau, le Prix des Canuts.

Albert Provillard et Félix Vaginay y participent en 1952. Provillard finit 13<sup>e</sup>.

lui ai dit que je n'en avais pas besoin...

J'étais grand (1,77 alors !) et costaud, et je brillais avant tout dans les sprints. Mais ni la classe et la force, ni la détermination ne suffirent : il faut aussi de la chance. Le Prix Paul Chocque, à Bourg-en-Bresse, était très renommé. Paul Chocque est un cycliste qui a gagné deux étapes du Tour en 1937, et est mort dans une course en 1949. Une année, j'étais dans les cinq échappés à quelques kilomètres de l'arrivée, Je connaissais mes rivaux, et je savais que pas un ne me résisterait au sprint. Je me voyais déjà sortant du lot, avec l'avenir brillant que promettait une victoire dans cette course réputée. Je laissais mes compagnons batailler devant moi. Tout par un coup, le quatrième



s'écarte, et je découvre au dernier moment un énorme nid-de-poule. Aucun n'avait fait de signe pour les autres. Je braque, mais je ne peux empêcher ma roue arrière de tomber dans le trou. Je me retrouve par terre avec une roue qui faisait le huit. Pas de voiture suiveuse, naturellement. Je me relève, j'écarte les freins, je saute sur la roue pour la raplatir, je repars, je pédale tant bien que mal, et j'arrive avec 25 minutes de retard. Aucune chance de rattraper cela dans la deuxième étape... Je n'y participe même pas.

J'ai chuté d'autres fois, comme André Druère, et comme lui il m'est arrivé d'abandonner. Mais je n'ai jamais chuté dans un sprint.

## Le temps d'après

Ma carrière a été interrompue par mon service militaire, à l'âge de 21 ans. J'ai commencé le 16 juin 1955. J'ai fait quinze mois en France, à Pau, dans les parachutistes. Trois permissions seulement, dont la dernière avant de partir en Algérie pour douze mois (1956-1957) ; j'ai pu participer à cette occasion au Grand Prix de la Soierie 1956. J'avais emporté mon vélo à Pau, et dans mes temps libres j'ai gravi les grands cols pyrénéens, l'Aubisque, le Tourmalet, l'Aspin, etc. Mais c'est aussi à Pau, avec l'armée, que j'ai découvert la montagne, la randonnée et l'alpinisme.

Au retour, je voulais reprendre le vélo. Mais ma mère

m'a dit : « Si ça marche, c'est bien. Mais si ça ne va pas, tu ne feras rien du tout. » Elle penchait du côté de la prudence. Je connaissais le travail de la gare. J'aidais parfois ma mère dans ses écritures. Un jour, un inspecteur entre et me voit à l'œuvre sur les papiers. Il me dit : « Vous connaissez le travail ? Quelles études avez-vous faites ? Est-ce que ça vous intéresserait ? – Ben ouais... » que je réponds. « Alors, rédigez votre candidature tout de suite. Je vais voir la gare de Châteauneuf et je reviens. » Il voulait me laisser juste assez de temps pour rédiger, pour voir si j'en étais capable... Je fais ma demande avec une application d'écolier. Il revient, regarde ma feuille, et me dit que si la visite médicale ne s'y oppose pas (j'étais très en forme !), je serai pris par la SNCF avant quinze jours. C'est ainsi que cessa ma carrière de coureur cycliste.

Et en effet, je suis au boulot dès la fin octobre, souffrant du froid de l'hiver après mon séjour en Algérie. Mon poste était à la gare de triage de Roanne. Nous faisons la répartition des trains. Avec des équipiers, nous séparions les wagons, pour les placer sur telle ou telle voie, vers Saint-Germain-au-Mont-d'Or ou vers Saint-Germain-des-Fossés, par exemple. Nous soulevions les chapes des wagons, puis un mototacteur les emmenait. Il fallait placer des sabots pour les ralentir dans la pente légère. Un jour, un collègue, pour remettre un sabot au dernier moment, a glissé sur le rail gelé : le wagon a séparé son corps de ses jambes. Des garrots l'ont sauvé. Handicapé doté de deux jambes de bois, il a travaillé dans les bureaux.

Je n'aimais pas beaucoup ce travail. Mais il y avait des possibilités de promotion interne : on était successivement homme d'équipe, puis homme d'équipe principal, puis facteur, puis facteur mixte, puis éventuellement facteur chef. Pour devenir facteur mixte (préposé à la sécurité, aux billets, à l'exploitation), j'ai passé un examen. De 1959 à 1961, j'ai été facteur mixte à Boën, sur la voie unique Saint-Just-Thiers passant par Montbrison, Boën et Sail-sous-Couzan.

C'est vers cette époque que j'ai rencontré Monique Brise, de Carthelien, lors du mariage de Jean Chevallard, un cousin à elle, en 1959. J'étais son cavalier, et son mari deux ans plus tard. Tout a commencé ainsi, mes 54 ans de mariage et le fait qu'aujourd'hui je suis coublandi.

Depuis, si j'ai abandonné le vélo sauf pour des randonnées, je me suis mis avec passion à l'alpinisme, mais c'est une autre histoire.

*Propos recueillis par BB  
auprès d'Albert et Monique Provillard,  
à Carthelien, le vendredi 20 novembre 2015.*

# Tous nos poilus morts en 1916

Entre le 15 octobre 1915 et le début de mars 1916, Coublanc a été épargné. Mais les décès vont à nouveau survenir en grand nombre. La bataille de Verdun commence au printemps, et des Coublandis y périssent. Puis le commandement fait tourner les régiments. Ceux de notre région, en général après un petit répit vers mai ou juin, montent dans la Somme : de nouveau beaucoup de morts, le plus souvent pour quelques dizaines de mètres gagnés ou perdus. C'est l'enlèvement meurtrier, où les nôtres font preuve d'un immense courage, mais en vain.

*N.B. Sur nos principes de rédaction,  
voir le numéro de l'an dernier, page 35, introduction.*

**1. Claude-Marie Chetaille.** Notre poilu est né le 4 novembre 1882 au hameau de La Croix, de Jean-Pierre (1848-1924), propriétaire, et d'Antoinette Fayard (1860-1945), ménagère. Jean-Pierre était né à La Gresle le 9 octobre 1848. Il avait épousé, à Tancon, le 12 février 1878, Antoinette Fayard, née le 24 mai 1860 dans ce village, avant d'aller avec elle habiter à Coublanc, au hameau de La Croix, où leurs quatre enfants sont nés, Paulette-Marie le 23 décembre 1878, Benoît le 7 août 1880, notre MPLF Claude-Marie en 1882, et enfin Jeanne le 30 juin 1885. [...]

Jeune adulte, **Claude-Marie** est cultivateur à Coublanc.

Au conseil de révision de 1902, on le décrit comme ayant des cheveux et des sourcils bruns, des yeux châtain, un front ordinaire, un nez et une bouche moyenne, un menton rond, un visage ovale. Il mesure 1,68m. Instruction : niveau 3 (= instruction primaire). [...] Mais il est incorporé le 14 novembre 1903 au 134<sup>e</sup> RI de Mâcon, jusqu'au 23 septembre 1904. Il est libéré 5 jours après son frère Benoît, qui, lui, aura fait trois ans de service ! Dans le même régiment, il fait deux périodes en 1908 et 1911, et il y est rappelé le 11 août 1914. Le 31, il passe au 27<sup>e</sup> RI, le 6 octobre au 29<sup>e</sup> RI, revient au 27<sup>e</sup> RI le 4 septembre 1915, puis passe au 408<sup>e</sup> RI le 27 octobre 1915. Le commandement, en multipliant ces changements d'affectations, cherche à éparpiller les jeunes des mêmes villages, pour disperser les morts... De novembre à février, le régiment est au repos et à l'instruction du côté de Royaucourt (Oise) et de Beuvraignes (Somme). Mais début mars, il est engagé dans la bataille de Verdun (Meuse), que nous rencontrons pour la première fois. Il occupe des positions autour du Fort de Vaux (secteur compris entre Damloup inclus au cimetière de Vaux exclu). Du 2 au 12 mars, le régiment a enregistré les pertes suivantes : 197 tués, 488 blessés et 334 disparus soit 1 019 hommes. Le 8 mars, le JMO signale : « À partir de 6h. Bombardement avec tous calibres. Tranchées bouleversées (3<sup>e</sup> compagnie). Abris écrasés (2<sup>e</sup> compagnie). Obus lacrymogènes au Tunnel de Trapannes. » Notre Coublandi disparaît ce jour-là dans cet enfer, enseveli par l'éboulement d'un abri. Son corps n'a pas été retrouvé. On considère qu'il est mort. Décès fixé par jugement du tribunal de Charolles du 08/05/1919.

Classe 1902. N° 543 au recrutement à Mâcon. MPLF. MC (= Monument de Coublanc).

**2. Jean-Marie-Antoine Auclerc.** Jean-Marie-Étienne Auclerc (1841-1915), cultivateur, propriétaire à la Rate-

rie, maire de Coublanc de 1887 à 1896, s'est marié deux fois. Voir pages 20-21. Avec sa première épouse, Rose-Marie Déverchère, il a eu sept enfants, dont deux seulement ont vécu. Veuf, il se remaria en 1882 avec Jeanne-Marie Trouillet. Le nouveau couple aura huit enfants. Deux (sur cinq engagés dans les combats) vont mourir dans la grande guerre, dont notre **Jean-Marie Auclerc**, l'aîné du second lit, né le 30 mai 1883 à La Raterie. En grandissant, il apprend avec son père le métier de cultivateur.

Au recrutement, il a les cheveux et les sourcils châtain, les yeux bleu clair ; front, nez et bouche ordinaires, menton rond, visage ovale. Il mesure 1,68m. Instruction 3. [...] Il fera son service au 134<sup>e</sup> l'année suivante, du 14 novembre 1904 au 23 septembre suivant. [...]

[...] en février 1911, il s'est marié avec Julienne-Victorine Chervier, née à Mars ; il quitte le domicile de ses parents, mais pour rester à La Raterie, du côté des Dinet. Il est cultivateur fermier. Son épouse donne naissance à une fille, Clotilde, née le 10 mars 1914, déclarée pupille de la nation en 1920 ; elle épousera à 18 ans Claudien Buchet, vivra à La Raterie, sera la mère d'André Buchet, mourra en février 2008. Les descendants de notre poilu vivent encore parmi nous.

La mobilisation générale renvoie le jeune père de famille dans son corps (le 134<sup>e</sup> RI de Mâcon) le 4 août 1914. Le 21 juin 1915, il passe au 20<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied, 4<sup>e</sup> compagnie. [...] Puis il est engagé à Verdun... Notre Auclerc est tué à l'ennemi devant Verdun le 9 mars 1916, dans les mêmes parages et le lendemain de la mort du MPLF précédent. Son livret matricule est laconique. Il avait 32 ans.

Son bataillon était dans les tranchées françaises devant Douaumont occupé par l'ennemi. Le MO signale que le 9 mars au matin, l'artillerie allemande, très précise, fait d'énormes dégâts dans les tranchées françaises, et enterre beaucoup de monde. [...] C'est vers 13h que notre Coublandi est tué à l'ennemi. Deux de ses camarades seront témoins de son décès et signeront l'acte le 23 mars. Il est enterré dans la tombe familiale à Coublanc.

Jugement transcrit le 28/06/1917. MPLF. MC. Matricule 04995 au corps. Classe 1903. N° 303 au recrutement à Mâcon.

**3. Félix Corger.** Ce même mois de mars va voir la mort de deux autres Coublandis. Le premier est Félix Corger, dont le père Jean-Marie était ouvrier de four à chaux et cultivateur, et la mère, Marie-Gabrielle Presme, née en 1857, tisseuse. **Félix** est né le dimanche 30 juin 1878 à la Charmaillerie (Coublanc), un an après Jean-Julien-Léon. Le suivront, mais nés à Tancon (hameau de Fargeot) où leurs parents habitent désormais, Auguste (1880), Jules-Benoît (1882), Marie-Joséphine (1887) et enfin Claudia-Maria (1889). Tous ces enfants vivront et se marieront. Tous ses frères seront poilus, décorés et survivants.

Félix devient charretier à Maizilly, avec son frère aîné.

[...] Il a les cheveux et les sourcils châtain foncé, les yeux châtain, front, nez bouche sans particularité, le menton rond, le visage ovale. Instruction : 3.

[...] Il épouse Jeanne-Marie Gelin le 10 novembre 1903 à Maizilly : en 1906 et en 1911, la famille habite « Sur la route ». Il y a la belle-mère Hélène, une fille Marthe, née en 1904 et un pensionnaire, qui change entre les deux recensements. Un deuxième enfant a dû naître ensuite, peut-être une Jeanne, morte en 1906. Deux maisons plus loin habite son frère aîné, désormais tisseur chez Goujon

frères, marié à une Chabrier de Maizilly.

Félix est charretier, il est aussi « camionneur », et en 1908 il joint à ses activités celle de cafetier, sans doute aidé par sa belle-mère. [...]

Rappelé à l'activité le 3 août au 104<sup>e</sup> RI territoriale (Roanne - Lyon), deuxième classe, il passe au 247<sup>e</sup> RI, dans la 23<sup>e</sup> compagnie, le 27 novembre 1915. Ce régiment tient un secteur tranquille du front, du côté de Prosnes et d'Auberive, en Champagne. Il paraît que rien ne s'y passe de novembre à juin, vers la ferme de Moscou. Pourtant, Félix y est blessé : il devait y avoir des bombardements épisodiques... Il meurt le 23 mars 1916 dans l'ambulance 2/60 du docteur Busson « des suites de blessures de guerre ». Il est inhumé au cimetière de Mourmelon-le-Petit (Marne). Son acte officiel de décès date du 1<sup>er</sup> avril 1916. Plus tard, sa dépouille sera rapatriée à Maizilly.

Sa fille Marthe épousera plus tard Augustin Joly, et deviendra la mère de Jean Joly. Des descendants vivent à Coublanc.

MPLF. Classe 1898. N°188 au recrutement à Roanne. Médaille militaire et Croix de guerre avec étoile de bronze. Monuments de Tancon et de Maizilly, église de Tancon. Livre d'or du canton de Charlieu.

**4. Jean-Louis Lathuillière.** Né le 22 octobre 1878 à la Raterie, Jean-Louis est le fils de Jean-Marie (né en 1848), tisseur, et de son épouse Marie-Émilie Grapeloup (1851-1879), ménagère. Il a été précédé par deux enfants : [Anne et Claude-Julien]. À peine un an après sa naissance, la maman meurt. Le père se remarie en juin 1881 avec Marie Augagneur de Saint-Igny. C'est elle sans doute qui va élever nos poilus.

À 20 ans, **Jean-Louis** est tisseur à Roanne.

Le jeune homme a les sourcils, les cheveux et les yeux châtain. Le front, le nez et la bouche ordinaires ou moyens, le menton rond et le visage ovale. Il est petit : il ne mesure qu'un mètre 49, et c'est pourquoi il est ajourné au conseil de révision de Charlieu en 1899 et 1900, et placé dans le service auxiliaire en 1901. Instruction : 3. Deuxième classe.

Il épouse le 16 mai 1903 à Roanne Julie-Augustine Clément. En 1905, le couple habite rue Cot[t]on, à Roanne. Les époux auront un enfant. Peut-être habitent-ils Pouilly, avant la guerre.

[...] La commission de réforme de Roanne du 13 octobre 1914 le classe bon pour le service armé, et il est incorporé le 12 janvier 1915 dans le 104<sup>e</sup> RI. Il passe au 354<sup>e</sup> RI (23<sup>e</sup> compagnie) le 25 novembre 1915. Ce régiment a bien besoin d'hommes : il en a perdu 800 à Souain le 28 septembre. Il reste dans ce coin de Champagne. Jean-Louis est « tué à l'ennemi » le 29 mars 1916, à Saint-Hilaire, près de Souain (Marne). Son nom est signalé dans le JMO du jour, avec celui d'un camarade qui s'en tire avec une blessure. Il a 37 ans. Le veinard, il n'ira pas à Verdun avec ses camarades, avec Jean Demont...

L'acte est transcrit le 1916 à Pouilly-Sous-Charlieu. Jean-Louis reçoit la médaille militaire à titre posthume le 1<sup>er</sup> novembre 1922 et la Croix de guerre avec médaille de bronze.

Son corps est inhumé à la nécropole nationale de Jonchery-sur-Suippe, tombe 1670

Monument de Pouilly-sous-Charlieu. Livre d'or du canton de Charlieu. Matricule, recrutement : 1590 – Roanne-Mâcon [?].

**5. Jean Demont.** Jean Demont est né à Maizilly le 21 janvier 1876. Après Eugénie (1874-1947), il est le deu-

xième enfant de Claude-Marie Demont (1836-1891), tisseur à Maizilly, et de sa deuxième épouse (1872) Claudine Lacôte, tisseuse, née en 1845, mariée en 1872. [...].

Au moment du conseil de révision, Jean est lui aussi tisseur à Maizilly.

Il a les cheveux et les sourcils noirs, les yeux gris, front, nez et bouche dans la norme, le menton rond, le visage ovale, et il mesure 1,64m. Instruction : niveau 3. Jugé « bon », il est dispensé en tant que fils unique de veuve. Il fait néanmoins son service à Roanne, au 98<sup>e</sup> RI, du 13 novembre 1897 au 22 septembre 1898. [...].

Le 27 juillet 1900, Jean se marie à Coublanc avec Marie-Étiennette Dubuis (1879-1969), une fille du Bois-Gauthay. Le couple s'installe à la Place (Coublanc). De cette union naîtront deux enfants, Paul-Antonin, le 7 septembre 1901 [...], ancêtre des Demont de Coublanc, et Eugénie, née au Bois Gauthay le 13 juin 1907 [...]. C'est que Jean et Marie-Étiennette, après un hiver (1904-1905) à Maizilly, se sont établis au Bois-Gauthay.

Jean [...] est rappelé à l'activité par la mobilisation générale. Il passe du 104<sup>e</sup> Régiment territorial d'infanterie au 354<sup>e</sup> RI le 27 novembre 1915, deux jours après notre MPLF précédent. Là commence son vrai temps de guerre (campagne double). Il meurt le 29 mai 1916, de ses blessures de guerre, à Baleycourt, commune de Verdun (Meuse). L'avis est du 13 juin 1916. Il a été blessé (désarticulation de l'épaule gauche) deux jours plus tôt à la ferme de Thiaumont. Il est cité et reçoit à titre posthume (3 juin 1916) la Croix de guerre avec palme. Suit un « secours immédiat » de 150 frs pour la famille... et en 1920 la médaille militaire. Jean avait 40 ans.

L'acte de décès n'est pas parvenu à la mairie de Coublanc : le maire écrit en 1925 au procureur de Charolles, parce qu'il en aurait besoin pour le mariage de Paul, le fils du poilu défunt, avec une fille de Bourg-de-Thizy. Peut-être est-ce parce que l'acte a été transcrit le 14 juillet 1916 à Maizilly ?

Son corps est inhumé dans la nécropole nationale de Chattancourt (Meuse) dans la tombe 1098.

Son nom figure sur le monument de Maizilly et sur celui de Coublanc. MPLF. Classe 1896. N° 1097 au recrutement à Roanne

**6. Joseph Cuisinier.** Le grand-père Cuisinier était de Belleroche, mais il est devenu coublandi en épousant une Lespinasse. Son fils Benoît-Marie-Rémy (né en 1854) épouse Pauline Sabatier, de Cuinzier, qui meurt en septembre 1881 [...]. Le veuf se remarie avec Jeanne-Marie Fontenille (1853-1889), tisseuse, le 1<sup>er</sup> juin 1883. Et sans tarder, Claude-Marie naît, le 2 mai 1884. Il sera tisseur, manœuvre, et fera la grande guerre. Son cadet, **Joseph**, notre poilu MPLF, naît le 16 novembre 1886, à la Serve (Coublanc). Il n'y aura pas d'autres enfants. La maman meurt en 1889. L'orphelin est bien jeune... Sans doute perd-il son père aussi. En 1896, son frère habite chez le grand-père Fontenille, et lui loge depuis 1891 chez son oncle Joseph Fontenille, tisseur à la Favrie.

Vers ses vingt ans, Joseph aura pour tuteur son oncle Claude-Marie Fontenille [...]. Joseph est cultivateur.

Cheveux et sourcils bruns, yeux gris, le reste du visage ordinaire, haut de 1,58m. Instruction 3. Mais, aussi bien en 1907 qu'en 1908, il est exempté pour « faiblesse ». Cependant, en 1914, on a besoin de tout le monde. Il est classé « service armé » par le conseil de révision de la Loire (vu qu'il habite maintenant à Pouilly-sous-Charlieu) le 5 décembre.

Soldat de deuxième classe, il arrive le 23 février 1915 au 95<sup>e</sup> RI. Le 25 août 1915, il passe au 13<sup>e</sup> RI.

Il passe l'hiver dans le secteur de Saint-Mihiel, fameux par ses Bois Brûlé et Bois d'Ailly, de sinistre mémoire... Puis le régiment part pour les alentours de Verdun, Woëvre, les Épargnes (Meuse). C'est là que Joseph est blessé le 4 mai 1916. Il meurt le 30 suivant à l'hôpital 55 ter de La Motte Beuvron (Loir-&-Cher), des suites de ses blessures (plaie pénétrante dans la région fessière gauche, avec perforation de l'os iliaque). Il avait 29 ans. Avis officiel de décès le 15 juin.

Il est inhumé à La Motte-Beuvron, Carré militaire La Motte, Carré 1 - Rang 5 – Tombe 6.  
MPLF. MC. Classe 1906. N° 602 au recrutement à Mâcon.

### 7. Marc-Marie Denis.

Il est né le vendredi 23 mars 1883 à L'Afrique (Coublanc), de Frédérique (né en 1854) et de son épouse Henriette-Victoire Fonteret. Lesquels se sont mariés le 3 février 1882. Trois enfants leur naissent : très vite, notre futur MPLF, **Marc Denis**. Puis Marie-Mélanie en 1889 – elle mourra en 1962 à Charlieu. Enfin Claudia-Célestine, née en 1891, mariée avec Jean-Louis Buisson en 1936.

Vers ses 20 ans, on le retrouve tisseur à Chandon. C'est donc dans la Loire qu'il va faire son régiment. Au conseil de révision, on le décrit ainsi : cheveux et sourcils châtain, yeux bleus, le reste sans particularité. Taille 1,61m. Instruction de niveau 3.

Il est donc incorporé sans problème le 16 novembre 1904 (98<sup>e</sup> RI de Roanne). Mais le 3 mai 1905 une commission spéciale de réforme de Roanne le déclare « réformé temporairement » pour « anémie ». Le 4 mai 1906, il est rappelé à l'activité dans le même régiment.

À 26 ans, le 9 octobre 1909, il épouse Claudine Cuchère, à Charlieu. [...].

La mobilisation générale le rappelle. Il arrive au corps le 11 août 1914. Il passe au 216<sup>e</sup> RI (compagnie de mitrailleuses de la 125<sup>e</sup> brigade) le 26 juin 1915. Il passe ensuite au 298<sup>e</sup> RI, le 20 avril 1916. C'est le régiment des fusillés de Vingré en décembre 1914. Ce régiment passe l'hiver du côté de Reims avant d'être engagé à Verdun.

Marc disparaît « du 4 au 9 juin » 1916 à Verdun, dans le secteur du Fort de Vaux, lors de journées où les troupes françaises attaquent.

Le JMO suggère l'ampleur du massacre : « Les renseignements précis manquent pour établir les pertes. Celles-ci ne pourraient être connues que plus tard. »

Le décès est fixé officiellement le 4 juin, sur avis du jugement déclaratif rendu par le tribunal de Roanne le 17 septembre 1920, confirmé par le ministre le 10 novembre 1920.

Le jugement est transcrit à Charlieu 29 septembre 1920

Notre Marc semble n'être inhumé nulle part...

Son nom figure sur le monument de Charlieu et dans le Livre d'or du canton de Charlieu. MPLF. Matricule 693 au recrutement à Roanne.

**8. Antoine Benoît Philémon Claudius Devillaine.** Appelons-le simplement Claudius. Il est le premier enfant de Claudine-Marie Boireaud (ménagère, 1864-1924), mais le cinquième de Philibert Devillaine (tisseur, 1854-1925), déjà veuf de Reine Vermorel (+1885) – trois enfants – et de Marie-Justine Troncy (1854-1887) – avec laquelle il a eu un fils, Théophile-Urbain, MPLF en 1914 (cf. notre revue de 2014, page 39). Ce troisième mariage

a eu lieu en 1888. Philibert est un rapide... Claudius naît le 15 mars 1889 au Bois Gauthay (Coublanc). Il sera suivi de neuf frères et sœurs, de 1890 à 1904. Pauvre maman ! Elle tiendra jusqu'à 60 ans tout de même, laissant Philibert veuf pour la troisième fois, mais pas pour longtemps (+1925). Il est vrai qu'entre trois et cinq des enfants de Claudine ne dépasseront pas leur première année. Et son aîné, **Claudius**, va mourir à la guerre.

Au conseil de révision, on note qu'il a les sourcils et les cheveux blonds, le front couvert, le reste sans signes particuliers. Il mesure 1,71m. Son degré d'instruction n'est pas précisé. Il est exempté à cause d'un ectropion (un problème de paupière), mais le conseil de révision de Saône-&-Loire du 9 décembre 1914 le classe bon pour le service actif.

Il arrive au corps (le 95<sup>e</sup> RI – un régiment naguère caserné dans le Berry en 1914) le 23 février 1915. Il passe le 12 août au 120<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied, bataillon que l'on a créé en mars avec les restes de six autres B.C.P. Le bataillon se bat du côté de Souain en Champagne, puis dans les Vosges (le commandement organise en somme du tourisme militaire), et enfin à Verdun. « Tué à l'ennemi », notre natif du Bois Gauthay meurt au bois d'Haudromont (à Louvemont, au nord de Verdun), le 17 juin 1916 à cinq heures, lors d'une journée d'attaque entraînant des pertes humaines « très dures », dit un général. Mais l'autre réplique : « Il est nécessaire de rester agressif à l'égard de l'ennemi » ! Avis ministériel du 30 juin 1916. Quinze mois de campagne double, puis le repos éternel. À 27 ans. Le jugement est transcrit à Coublanc le 15 octobre de la même année.

Claudius est inhumé quasi sur place, dans le boyau Leviette, lisière nord du bois Marvé, intersection du boyau Douaumont.

MPLF. MC. Classe 1909. N° 1261 au recrutement à Mâcon.

**9. Joanny Crozier.** Claude-Jules Crozier (1852-1922), boulanger aux Rigolles, est lui aussi un veuf remarié. Il a d'abord épousé, à Coublanc, le 18 février 1876, Marie-Augustine Chassignolle (1852-1879), fille du boulanger de Cadollon. Neuf mois plus tard naît Joseph-Auguste, qui sera voiturier et mourra à Tancon en 1911. Le veuf se remarie à Écoche, le 6 janvier 1881, avec Claudia Puillet, fille d'instituteur communal à Écoche, ménagère (1850-1911). **Joanny** naît le 1<sup>er</sup> janvier 1882 aux Rigolles (Coublanc). Quatre ans plus tard naît Maria-Philomène, qui épousera en 1905 un voyageur de commerce, Antoine-Hippolyte Habouzit, né en 1877 à Coublanc dans la Haute-Loire [...].

Joanny devient employé de commerce en charcuterie, et habite Coublanc.

Au conseil de révision, il est ainsi décrit : cheveux et sourcils châtain, yeux marrons. Rien d'original pour le reste. Taille : 1,65m. Instruction de niveau 3. [...] Trois ans de service !

Joanny se marie le 31 mai 1909 avec Marie-Élodie Bali-gand (1884-1932), fille aînée d'un gendarme retraité à Étrigny. Elle est née à Saint-Léger-sous-Beuvray, près d'Autun, et est institutrice dans le village voisin de La Comelle. Comment les jeunes gens se sont-ils connus ? C'est que les Crozier sont voisins de l'hôtelier des Rigolles, Claude-Marie Gauthier, né en 1871 à Cours. Or ce dernier est cousin de Marie-Élodie. Le mariage a lieu à Coublanc. Mais la famille s'installe à Tancon, où, en 1910 naît André, futur pupille de la nation en 1919. An-



dré est mort en 1992 ; nous avons admiré ses sculptures sur bois dans son atelier du pont des Rigolles ; il était aussi débitant de boissons et commerçant ambulant dans le village. Mais il n'aura guère connu son père le poilu.

En effet, Joanny est rappelé à l'activité le 11 août 1914. Entre temps, il avait fait deux périodes d'exercices dans le 134<sup>e</sup> RI, dans l'été 1909 et au printemps 1911. Il retrouve le 11 août 1914 son régiment d'infanterie de Mâcon, et ne le quitte pas. C'est le régiment du pays : tant de Coublandis y ont servi et y ont déjà été tués, en Alsace et dans les Vosges (cf. revues de 2014 et 2015). Sa fiche est brève : il est tué à l'ennemi le 4 août 1916 à Fleury-devant-Douaumont. Avis ministériel du 11 septembre suivant. Acte transmis le 30 mai 1917 à Tancon. Si son nom figure sur le Monument et dans l'église de Tancon, c'est à Coublanc qu'il est enterré, avec sa veuve et son fils André. MPLF. N°562 au recrutement de Mâcon.

#### 10. Marc-Émile Lacôte.

Voici le premier Lacôte mort en 1916, un des sept du Monument de Coublanc. À noter qu'il est tué le lendemain de la mort de Joanny Crozier. **Marc** est né à Foron le 24 juin 1891. Il est le fils d'Antoine-Isidore (1844), cultivateur et propriétaire et de Benoîte-Marie-Philomène Jacquet (1853), ouvrière en soie. C'était leur sixième enfant. Trois poilus et deux MPLF ! Il y avait eu Constant (1875-1932), Alexandre-Jean-Benoît (1876, marié en 1902 avec Marie-Joséphine Jolivet, poilu), Antoine-Marie (1879-1915. MPLF Cf. Revue 2015 page 39), Jean-François Régis (1881, mort à l'âge de trois semaines), et six ans avant notre poilu Maria-Claudine-Antonine (Chauffailles 1885 - Bron 1970. Mariée avec le poilu Francisque-Thomas Lachassagne en 1920).

**Marc Lacôte** devient cultivateur à Coublanc. Sa fiche matricule le décrit ainsi : cheveux bruns, front proéminent, nez cave, visage rond. Il mesure 1,72m. Instruction : 3.

Il est exempté pour tuberculose (P pour pulmonaire ?) en 1912, mais en 1914, le conseil de révision du 15 octobre le rappelle. Il est incorporé le 23 octobre au 56<sup>e</sup> RI (Auxonne ou Dijon). Campagne simple (à l'intérieur) jusqu'au 19 janvier. Puis aux Armées. Il a raté les massacres dans les Vosges. Il se bat dix-huit mois du côté de Saint-Mihiel, Tahure, du Bois d'Ailly. Puis son régiment est engagé à Verdun, en juillet. Notre deuxième classe meurt le 5 août 1916, tué à l'ennemi devant Verdun. Il avait 25 ans. Difficile d'en dire plus : le JMO n'existe plus ou n'est pas accessible.

Marc est cité à l'ordre du Corps d'armée le 29 août : « Son caporal ayant été blessé dans une patrouille, a essayé de le panser, sous les balles ennemies, est revenu au plein jour indiquer l'endroit où il est tombé et aider l'infirmier à faire un pansement. » Croix de guerre avec étoile vermeille. Médaille militaire à titre posthume par décret du 24 avril 1920.

Jugement à Charolles le 18 février 1921, avec transcription à Coublanc le 20 mars suivant.

MPLF. MC. Classe 1911. N° 1276 au recrutement à Mâcon.

**11. Auguste Gaillard.** Jules Gaillard (né en 1839), propriétaire, cultivateur mérite bien son prénom de Jules, et son nom de Gaillard. Il a fait treize enfants à sa femme Claudine-Marie Buchet, née en 1845 : Jean (1866-1872), Louise-Marie (1871 ; mariée à 18 ans avec Antoine-

Rémy Chevreton), Jean-Antonin (1872, marié en 1897 avec Marie-Joséphine Dinet), Adèle-Angélique (née et morte en 1874), Onésime-Constant (1875-1949 ; marié en 1906 avec Marie-Antoinette Comte, futur poilu), Prosper (qui ne prospéra pas : 1877-1878), Rosalie-Thérèse (1880-1966 ; mariée en 1899 avec Auguste Livet), Jules Gaillard (1881-1918 ; futur MPLF. Cf. revue de 2018, à paraître), Marie-Augustine (1883-1969 ; mariée en 1905 avec Claudius Vaginay, futur poilu), Victor-Auguste (né en 1884, marié avec Régine-Valérie Grape-loup en 1914, futur poilu), Julien qui naît et meurt en 1886, Joseph qui ne fait pas mieux en 1890, et enfin notre MPLF en question, **Auguste**, né le 22 octobre 1888 au Foron.

À 20 ans, Auguste a les cheveux et les sourcils châains, les yeux gris-bleus, le front couvert, le nez allongé, la bouche grande, le menton rond et le visage ovale. Il culmine à 1,67m et au degré d'instruction 3.

Il habite Coublanc, où il est cultivateur.

Il passe avec succès le conseil de révision 1909. Il est incorporé au 56<sup>e</sup> RI (Auxonne ou Dijon) à compter du 7 octobre 1909, jusqu'au 24 septembre 1911.

Il n'a que 23 ans quand il se marie, à Coublanc, le 12 septembre 1912, avec sa conscrite Marie-Thérèse Chassignol (1888-1937), fille du boulanger Claude-Marie et de Marie-Hélène Chenas. Il a deux de ses frères pour témoins. L'épouse a un de ses oncles, cleric de notaire domicilié à Saint-Igny-de-Roche.

Le couple a un enfant en 1914, né à Saint-Igny. Las, le petit Marcel-Claude ne connaîtra guère son père, et deviendra pupille de la nation en 1920. Il résidera à Cadolon, sur la commune de Saint Igny de Roche.

Auguste est rappelé à l'activité le 3 août 1914, au 56<sup>e</sup> RI, 1<sup>e</sup> compagnie. Il suit donc le même parcours que son camarade Marc Lacôte. Avec lui, il fait partie des 800 tués du régiment en juillet-août 1916, à Verdun. Il décède le 25 août 1916 à midi quarante-cinq, des suites de ses blessures de guerre à l'hôpital militaire de Lunéville (Meurthe-&-Moselle). Il avait 37 ans. Un secours immédiat a été payé à sa veuve le 27 septembre 1916.

L'acte a été transcrit le 03/12/1916 à Coublanc – son dernier domicile, selon la fiche MPLF. Son épouse était peut-être retournée chez ses parents.

Il a été inhumé à Coublanc. Ses restes ont été récemment transportés dans le nouvel ossuaire du cimetière de Coublanc (carré 2, tombe 8).

MPLF. MC. N° 1046 au recrutement de Mâcon.

**12. Charles-Benoît-André Joly.** Le couple formé par Claude Joly (né en 1866), tisseur, et Véronique Puillet (née en 1865), tisseuse n'a eu que deux enfants, deux garçons qui vont tous deux être tués à la Grande Guerre. L'aîné, Charles-Benoît-André est né à la Place (Coublanc) le vendredi 28 juillet 1893. Son cadet, né à l'Orme, est Antoine-Marie (1897-1917).

Le premier, prénommé simplement André dans les recensements, mourra à 23 ans, le second à 20 ans (Cf. notre revue, 2017, à paraître).

Comme ses parents, **André Joly** est tisseur. Mais à Saint-Denis-de-Cabanne. [...]. Sa fiche matricule le décrit comme un gars de 1,64m, aux cheveux châtain clair, aux yeux bleus, au visage ovale avec un menton à fossettes.

Pour lui, le service et la guerre vont se succéder sans intervalle : il est incorporé le 26 novembre 1913 à Roanne et fait son service au 158<sup>e</sup> RI, 3<sup>e</sup> compagnie, soldat de deuxième classe le dit jour. Soldat de première

classe le 24 mars 1915, caporal le 20 mai, sergent le 27 juillet. Il a fait toutes les batailles des deux premières années de guerre : l'Alsace, les Vosges, la Champagne, les Flandres, l'Artois, Verdun, de nouveau la Champagne, et de nouveau la Somme. Août 1916 se passe assez tranquillement : le régiment avait besoin de repos et d'instruction pour ses jeunes recrues. Le combat de Soyécourt commence le 4 septembre. André est tué à l'ennemi le jour même, dans une de ces attaques de tranchées où l'on progresse un jour à force d'excès de bravoure et à coups de grenades, et où l'ennemi contre-attaque victorieusement le lendemain. Mais André n'a pas vu le lendemain. Avis de décès du ministère le 16 septembre. Rayé des contrôles le 5 septembre.

André avait 23 ans. Quelle courte biographie, que ne consolent guère sa médaille militaire et sa croix de guerre avec étoile de bronze...

Le jugement est rendu le 31 juillet 1918 par le Tribunal de Roanne et l'acte est transféré à Saint-Denis-de-Cabanne le 6 août suivant. Entre-temps, le petit frère, Antoine-Henri, avait été tué en novembre 1917, et le jugement avait déjà été transcrit aux parents... André est inhumé dans la Nécropole nationale de Maucourt (Somme), tombe 1827.

MPLF. Monument de Saint-Denis-de-Cabanne. Livre d'or du canton de Charlieu. N° de matricule 174 au recrutement de Roanne

**13. Rémy-Émile Dubois.** Gabriel-Joanny Dubois (né en 1867), habitant de l'Orme (Coublanc), est tisseur. Le 31 janvier 1891, à Arcinges, il épouse Marie-Joséphine Verchère (1870-1916).

Le couple a deux enfants, notre MPLF, né le 5 juillet 1894 : puis, bon nombre d'années plus tard, Claudia-Victorine (née en 1904 à Saint-Martin-de-Lixy [...]). La famille émigre à Charlieu.

À 20 ans, **Rémy-Émile** est tisseur à Charlieu. On le décrit ainsi au physique : 1,65m, cheveux blonds, yeux gris, le reste ordinaire. Instruction : niveau 3. Mais il est atteint de faiblesse, et repasse l'examen – sans doute au début de la guerre. Là, on lui découvre « goitre et hernie inguinale gauche » et il est versé dans le service auxiliaire. La nouvelle de la mort de Lazare-Auguste Dubois, son jeune oncle, en octobre 1914 au bois d'Apremont (Cf. revue 2014, page 35) n'a pas dû lui donner le moral quand il a été incorporé le 26 février 1915 comme dragon auxiliaire de deuxième classe (14<sup>e</sup> R de dragons). [...] Il passe alors au 3<sup>e</sup> Régiment de Zouaves, le 2 février 1916 : c'est directement le bain de Verdun (Louvemont). Puis, le 3 juin suivant, il est muté au 3<sup>e</sup> Régiment bis de Zouaves ; c'est toujours Verdun, avant un déplacement fatal pour notre soldat, qui est « tué à l'ennemi » le 15 septembre 1916 à la Ferme de l'Hôpital, commune de Maurepas (Somme). Avis officiel du 26 octobre.

Malgré sa carrière militaire chaotique, il a été « cité à l'ordre de la brigade ordre du régiment n°710 a fait preuve d'un très grand courage pendant les derniers combats a été tué en se portant à l'assaut » [sic]. De la chair à canon de 22 ans.

Jugement transcrit le 10 janvier 1917 à Charlieu. Je ne sais pas où il est inhumé.

Son nom figure sur le Monument de Charlieu et dans le livre d'or du canton de Charlieu. MPLF. Matricule recrutement : 1418 – Roanne.

**14. François-Célestin Ducruy. François,** tout simplement, sur sa tombe, est né le dimanche 27 juillet 1890 à Coublanc, au hameau du Perret [...].

**François** est le troisième enfant de Pierre-Marie (1859-1920), propriétaire, tisseur, cultivateur et de son épouse Benoîte-Thérèse Dessertine (1857-1931). Avant lui sont nés le futur poilu Jean-Claude (1886-1958), marié en 1923 avec Marie-Thérèse Dessertine (1896-1958), puis Marie-Antoinette (1888-1963). Après lui viendra Louis-Constant (1892-1917), futur MPLF (Cf. Revue 2017 à paraître).

Il est cultivateur au moment du conseil de révision. Il mesure 1,73m, a les cheveux châtain moyen, les yeux châtain verdâtre, le front vertical, de hauteur moyenne et de petite largeur. Son nez (on saura tout !) de petite hauteur [...]. Au total, un visage ordinaire... Degré d'instruction 3.

En 1911, il est recalé : faiblesse. En 1912, il est exempté pour « bronchite spécifique ». Le 17 octobre 1914, il est « classé dans la première partie de la liste » par le conseil de révision de Saône-&-Loire. La santé de nos Coublandis s'améliorait beaucoup au début de la guerre... Il est affecté au 134<sup>e</sup> RI de Mâcon et incorporé le 21 octobre 1914. Il passe au 10<sup>e</sup> RI le 12 août 1915 (Champagne, etc.) et au 408<sup>e</sup> RI le 21 mars 1916, juste après que ce régiment quitte Verdun, pour aller [...] dans la Somme.

Le commandement avait prévu, pour le dimanche 17 septembre, une attaque de la tranchée Guillaume avec deux pelotons successifs composés par la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> compagnie, dont le soldat de deuxième classe François Dubois fait partie. À l'heure H (14h45), la première vague attaque, sans courir, mais résolue. Elle s'empare de la tranchée Guillaume, et fait nombre de prisonniers chez l'ennemi surpris par le manque de préparation d'artillerie. La tranchée est retournée, deux sections de mitrailleuse viennent à l'aide. Mais l'ennemi contre-attaque, d'abord par un violent bombardement, puis par une avancée par deux côtés ; une lutte à la grenade dure 5 heures, avec quatre assauts successifs que les Français repoussent. Mais notre poilu coublandi est mort dès le début, vers 15h, « tué à l'ennemi » par des éclats de grenade dans la tranchée Guillaume à Vermandovillers (Somme). Il avait 26 ans.

Avis officiel du 5 octobre 1916. Cela le consolera-t-il, lui et ses parents, d'être cité à l'ordre du régiment le 1<sup>er</sup> octobre : « Soldat brave et dévoué, toujours volontaire pour les missions périlleuses, tombé glorieusement au combat », et de recevoir à titre posthume la Croix de guerre avec étoile de bronze ?

Sa famille a placé une plaque de marbre sur la tombe familiale de Coublanc, avec son nom et celui de son frère. Mais où son corps repose-t-il ?

Le jugement est transcrit le 16/01/1917 à Coublanc MPLF. MC. Classe 1910. N° de matricule 457 à Mâcon.

**15. Pierre-Marie-Félix Lacôte.** Encore un Lacôte. Celui-ci est le fils premier-né de Henri-Joachim (1854-1928), tisseur, propriétaire au Bois Gauthay, et de son épouse Antoinette-Marie Vaginay (1857-1928), ménagère.

Naîtront ensuite le futur poilu Claudius-Anthyme (1886-1957) marié en 1910 avec Marie-Alphonsine Mondelin (1884-1954), père en 1912 d'Henri-Raymond Lacôte ; le futur poilu Joseph-Édouard (1887) et enfin Benoît-Jules (1891). Ce dernier ne vit que cinq mois. Les deux frères de notre MPLF seront blessés à la guerre, et surtout Jo-

seph-Édouard, qui ne pourra certainement plus poursuivre son métier de voiturier.

**15. Pierre Lacôte**, [...] est né le 18 novembre 1895 (et non 1885 comme écrit sur son acte de naissance). Il devient cultivateur, à Coublanc. Il a les cheveux et les yeux bruns, le front vertical, le nez légèrement cave, le visage ovale et le teint mat. Il mesure 1,66m. Instruction : niveau 3.

Au conseil de révision de Chauffailles, en 1914, il n'a que 18 ans : « faiblesse ». Mais en juin 1915, il est classé dans la première partie de la liste.

Il est incorporé à partir du 9 septembre suivant au 30<sup>e</sup> Bataillon alpin de Chasseurs à pied, devenu Bataillon de chasseurs alpins en 1916. Soldat de deuxième classe, il arrive au corps le 10 septembre 1915. Il fait partie de la 5<sup>e</sup> compagnie. Il participe à la fin du massacre franco-allemand du Linge (Haut-Rhin) dans l'été 1915. Le reste du bataillon est engagé dans la Somme. Pierre est déclaré « blessé et disparu » le 25 septembre 1916 à Cléry-sur-Somme. Il n'a pas encore 21 ans. Avis officiel du 23 juin 1917. La date de son décès est fixée par l'autorité judiciaire par jugement déclaratif du Tribunal civil de Charolles le 3 juin 1921. Inhumé à Cléry, carré 32, transféré le 10 février 1921 par le Service de la ???? du secteur de Cléry-sur-Somme au Cimetière militaire français n°1 à Rancourt (Somme), tombe n°1, Carré 105, Section 3 (aujourd'hui, n°4040). Avis de transport du corps le 17 février 1921.

Sa fiche MPLF le déclare « tué à l'ennemi ». Le jugement est transcrit à Coublanc le 07/06/1921

Ce 25 septembre, une attaque est déclenchée sur les tranchées allemandes de Nish et Vardar. Malheureusement, l'artillerie n'a pas nettoyé les fils de fer ! On attaque tout de même. Les vagues d'assaut sont arrêtées par des tirs de mitrailleuses venant de Semelle et de Brasso. « Après un court combat, nos chasseurs furent tués ou faits prisonniers. » La journée n'a servi à rien, sinon à ce bilan humain terrible : 1 officier tué, 1 officier blessé, 39 sous-officiers, caporaux ou chasseurs tués, 141 blessés, 1 officier, 1 sergent et 16 chasseurs disparus.

MPLF. MC. Classe 1915. N° 3380 au recrutement (Mâcon)

**16. François Auclair**. Jules-Armand Auclair, né à Écoche, (1845-1919), tisseur, et son épouse coublandise Jeanne-Marie Duret (1850-1934), tisseuse, ont eu trois enfants. Un aîné, Eugène-Marie Aucler (1873), né à Écoche, précède notre poilu ; une fille le suit : Marie-Lucie Auclair, née en 1879, mariée en 1900 à Claude-Marie-Joseph Champalle de Belmont. Leur fille naît à Coublanc.

Quant à notre François, il est né le 4 juillet 1877, à La Croix (Coublanc) : la famille est devenue coublandise, et l'orthographe du patronyme est passée de Aucler à Auclair.

Le jeune **François Auclair** est tisseur lui aussi, à Coublanc.

Sourcils et cheveux bruns, yeux châtain, front ordinaire, nez moyen, bouche grande, menton rond, visage ovale. 1,63. Instruction : niveau 3.

Tout cela fait qu'il est bon pour le service, qui commence pour lui le 16 novembre 1898. Il profite : il devient caporal le 21 septembre 1899. La quille le 25 sep-

tembre 1901.

Après avoir plu au 10<sup>e</sup> RI (Auxonne ou Dijon), il plaît à une demoiselle : le 25 avril 1903, François épouse Marie Gaillard à Saint-Symphorien-des-Bois (71). Un fils naît à Coublanc le 17 mars 1904. [...]. François et les siens résident ensuite à Pouilly-sous-Charlieu (905), puis, en 1907, à Roanne, 15 rue Mably, puis 23 rue des Aqueducs en 1908 ; et enfin rue Parmentier prolongée, à la Maison Petit.

[...] Il est rappelé à l'activité le 6 août 1914. Il passe au 153<sup>e</sup> RI le 8 octobre (21 mois dans les Vosges), puis au 350<sup>e</sup> RI le 6 juillet 1916 (bataille de la Somme, secteur au sud de Bapaume). Les gradés ont prévu, le 5 octobre, typographié, un superbe plan d'attaque millimétré pour le surlendemain. Le résultat est décevant : beaucoup de pertes humaines. François Auclair est tué à l'ennemi le 7 octobre devant Comblès (Somme). Il a 39 ans [...].

L'acte de décès est transcrit à Roanne le 19/07/1917. La veuve de notre poilu se bat pour toucher une pension...

Son corps est inhumé à la nécropole nationale de Rancourt (Somme), tombe 1161.

MPLF. Classe 1897. N°1321 au recrutement de Mâcon.

**17. Eugène Lespinasse**. Claude-Marie-Alphonse (1844), tisseur, habite au hameau de Montbernier avec son épouse Mariette Vadon (1840), ouvrière en soie née à Saint-Igny. Leur premier enfant, né le dimanche 7 mars 1869, est notre poilu Eugène. Le cadet Jean-Césaire ne vit guère (1870-1871). **Eugène Lespinasse** devient tisseur à Bourg-de-Thizy, où ses parents sont allés habiter.

Cheveux et sourcils châains clairs, yeux gris, front bombé, menton rond, visage ovale. 1,56 seulement. Instruction : degré 3.

[Trois ans de service militaire].

En décembre 1895, il s'installe à Saint-Igny-de-Roche, au hameau des Pins. Il a 26 ans, et vit avec ses parents qui ont eux aussi déménagé. Il y est encore en 1897.

Le 23 octobre 1896, il épouse Marie-Claudine Desclas (orthographe variable) à Saint-Igny. Ils vont s'installer à Pouilly, au 34 de la cité Bréchar, et ils travaillent dans la grande usine de tissage. Une petite Marie-Alphonsine leur naît le 28 août 1897. Ils la confient à Alphonse et Mariette restés aux Pins. [...].

[...] En 1911, dans la « Cité » de Pouilly, habite Eugène, avec sa femme (Déclat), sa fille Alphonsine (13 ans) et sa mère Mariette. Ils sont tous tisseurs chez Bréchar et Cie.

L'armée rappelle Eugène « à l'activité » par le décret du 1<sup>er</sup> août 1914. Il arrive au GVC de la subdivision d'Auxonne le 21 janvier 1915. Il est dans la réserve, à Auxonne, puis à Mâcon, au 60<sup>e</sup> RTI. Son régiment passe tout 1915 et 1916 à organiser et défendre le secteur de la forêt de Parroy, au nord-est de Lunéville (Meurthe-&-Moselle). Il y tombe malade, et en décède le vendredi 15 septembre 1916 à l'hôpital de Vichy. Il a 47 ans. Comme il n'est pas mort de blessures de guerre, il est déclaré : Non MPLF.

Un extrait du registre des décès de l'hôpital a été adressé le 15/09/1916 à Pouilly. Eugène est inhumé à Vichy, dans le carré militaire du cimetière communal : carré nord, tombe 222.

Son nom figure sur le Monument aux morts et la plaque commémorative de Pouilly. [...] Classe 1889. N° matricule 254 à Mâcon.

# Jeanne Brissaud

## Adieux à notre centenaire de Cadolon

(20 juin 1909– 8 novembre 2015)

### À notre chère Mme Brissaud

Trouvera-t-on plus douce dame,  
Dame plus discrète en tout temps,  
Que notre gente dame Jeanne  
Si souriante gentiment ?

Elle aurait eu lieu de se plaindre  
Souffrant constamment de douleurs.  
Jamais on ne l'écoutait geindre :  
C'était son secret du bonheur.

Elle ouvrait son cœur aux voisins  
Avec toute sa bonne humeur.  
Elle assumait son quotidien  
En dépit d'un peu moins d'ardeur.

Prenons modèle sur l'amie  
Qui enseignait de bonnes choses  
Et lançait un défi à la vie  
Qui ne lui fut pas toujours rose.



Nous vous aimions comme une mère  
Qui se contentait de très peu,  
Sachant rendre les gens heureux...

Vous étiez pour nous exemplaire :  
Nous conserverons très longtemps  
L'image de tant de printemps.

Aussi nos vœux et nos prières  
Vous accompagnent vers les cieux  
Vers un monde plus harmonieux

*Marie-Laure Chassignolle & B.B.*  
(2004 et décembre 2015)

### Une vie en quelques lignes

Sur les 106 ans de sa longue vie, Jeanne Brissaud, aura vécu les cinquante dernières années environ à Coublanc. Née Jeanne Bert le 20 juin 1909 à Lyon, elle aura dans sa jeunesse vu son père faire la guerre de 1914, aura décroché son certificat d'études. Elle épouse à 19 ans Francisque Brissaud, ouvrier en métallurgie, et habite avec lui Villeurbanne. Elle est ouvrière dans divers métiers qu'implique alors l'industrie textile. Le couple a une fille, Gisèle, en 1934. En 1965, les époux achètent une résidence secondaire à Coublanc, au hameau de La Croix-du-Lièvre, puis déménagent en 1977 à Cadolon, pour la retraite. Francisque jardine, Jeanne cultive les relations de bon voisinage dans le hameau, où son sourire, sa bonté, son écoute des autres la font unanimement apprécier. Elle tient bon après le décès de son mari en 1987, malgré des soucis de santé et avec le soutien de sa fille Gisèle depuis une dizaine d'années qu'elle est la doyenne absolue des Coublandis résidant au village, succédant à Perrine Vaginay et Marie Rolland. Elle est morte à l'hôpital de La Clayette le 8 novembre dernier après quelques jours d'hospitalisation. Ses funérailles ont eu lieu le matin du vendredi 13 novembre à Lyon 3<sup>e</sup> ; elle repose au cimetière de Cusset (Villeurbanne).

# Courrier des lecteurs

Un grand merci pour cette sensationnelle revue ! Très intéressante.

*Christiane Ussel* (Lyon, fin 2014)

Caluire sous une petite neige qui s'est transformée en pluie. J'ai lu toujours avec énormément d'intérêt ce dernier numéro et me suis remise à lire tous ceux que j'ai depuis 1998. Une manière de vivre encore... à Coublanc

*Claude Bellon* (Caluire, 21 janvier)

### Article sur *Les Monnery de la Roche*

Super ! ça fait du bien de tout savoir ou plutôt de tout « ré entendre » des choses qu'on a déjà entendues par notre mère.

*Michèle Blanc Perras* (Belmont, fin 2014)

Tout d'abord merci pour cet article, c'est émouvant de voir écrit ce que l'on a vécu et ce que l'on nous a toujours raconté !

*Monique Perrin Perras* (fin 2014)

Après avoir relu avec plaisir votre revue, je veux apporter une précision (page 18, Victor Monnery et Pétrus Berthier). Il est question des amis qui se réunissaient pour jouer au tarot au Café Buchet Albert et Juliette. Je crois pouvoir préciser que le 4<sup>e</sup> mordu de cartes était François Vadon, des Espaliers.

*Bernard Fouilland*, 4 février 2015

### Article sur *Maurice Crozet*

J'étais à Écoche la semaine dernière, et j'ai acheté la dernière livraison d'*En ce Temps-là* au café du village.

J'ai bien apprécié l'article sur Maurice Crozet chez qui j'accompagnais mon oncle lorsqu'il venait faire ferrer ses bœufs, et avec qui je jouais aux cartes au café d'Écoche en compagnie de mon père et de Johannes Dumont.

Douceur de ces souvenirs ruraux et religieux (comme il est étonnant que viennent toujours à la mémoire des souvenirs de jours ensoleillés). Est-il possible que tout ça soit définitivement mort ?

*Michel Auvolat*, Lyon, 26 janvier 2015

### Article de *Souvenirs de vacances au Bourg*

Ma nièce (la fille mon frère) m'a écrit (par internet) : « J'ai lu l'article sur vos vacances à Coublanc... J'ai trouvé ça super de découvrir une tranche de vie de votre enfance à toi et à papa. L'article m'a beaucoup plu. »

*Claude Latta*, Montbrison, 3 janvier 2015

Merci à tous. *B.B.*

## À la manière de Desnos

### Une guêpe avec des baskets

Une guêpe avec des baskets  
Qui joue aux raquettes,  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une guêpe avec des lunettes  
Qui fait des pirouettes  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une guêpe qui joue de la trompette  
Avec une balayette  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Éloi, Lou-Ann et Killian*

### Un papillon déguisé en lion

Un papillon déguisé en lion  
Qui voyage en avion.  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Un papillon avec un dragon  
Qui construit une maison  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Un papillon qui conduit un train  
Comme un zinzin  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Ana, Alexis et Élise*

### Une grenouille avec une casquette

Une grenouille avec une casquette  
Qui écrit une lettre  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une grenouille qui danse et danse  
Dans la ville de Valence  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une grenouille qui mange des nouilles  
Et décore des citrouilles  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Quentin, Camillia et Timéo*

### Une sauterelle sur un piano

Une sauterelle sur un piano  
Qui fait du vélo  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une sauterelle sur des échasses  
Qui porte une carapace  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une sauterelle sur des patins à glace  
Qui déguste une glace  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Kassandra, Théo et Mathys*

### Une coccinelle à vingt cinq pattes

Une coccinelle à vingt cinq pattes  
Qui cherche ses savates  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une coccinelle, reine d'Angleterre  
Qui voyage en hélicoptère  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une coccinelle avec des lunettes  
Qui fait de la bicyclette  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Syrine, Shanna, Noémie et Méline*

### Une libellule qui part sur la lune

Une libellule qui part sur la lune  
Avec une plume  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une libellule qui joue aux raquettes  
Avec une pastèque  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas

Une libellule avec un juge  
Qui fait de la luge  
Ça n'existe pas, ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

*Matthéo et Thomas*

## École privée Sainte-Thérèse Année 2015-2016

Maitresse : Joëlle Courot (Saint-Julien de Jonzy-71)

### Élèves de CE 1 : 6 élèves

### CE 2 : 13 élèves

Méline AUCLERC  
Éloi CHAVANON  
Élise CRASNIER-GUERIS  
Théo NERI  
Noémie SCHIRMER  
Lou-Ann VIVIER

Terre des Chambres  
L'Orme  
Bois Gauthay  
Les Gavroches  
La Grande Terre  
Michaudon (Maizilly)

Ana AUBARD  
Timéo BUZET-BAGUE  
Syrine BOUZIR  
Quentin CHAVANON  
Thomas CHAVANON  
Matthéo DÉCHAVANNE  
Shanna FRUCTUS  
Mathys GENILLON  
Alexis PHILIPS  
Kassandra MONTET  
Camillia TILOUCH  
Killian TROMPAT

Bois Gauthay  
Bois Gauthay  
Le Bourg  
La Charmaillerie  
Le Pont des Rigoles  
L'Orme  
L'Orme  
Foron  
Bois Gauthay  
Les Bruyères  
Lallerand  
Le Bourg

Élèves de

Voir aussi un poème page  
30, écrit après les attaques  
terroristes à Paris le 13  
novembre dernier.

# Les aventures de Jules et Marie

Il y a fort longtemps, un petit village paisible où vivaient une centaine d'habitants était sans nom. Une légende terrible effrayait ses habitants. Celle-ci racontait qu'un sorcier régna au cœur d'un bois ne laissant approcher personne de son territoire. Par une belle journée de printemps, deux enfants du village, Jules et Marie, allèrent dans ce bois justement pour affronter un danger auquel ils ne croyaient pas. « Des balivernes de vieillards ! », pensaient-ils à propos de la légende. Pourtant, lorsqu'ils entrèrent dans le bois, ils sentirent des frissons leur parcourir le dos.

Ils marchèrent longtemps, proches l'un de l'autre, peu rassurés par le bruit du vent dans les branches, des craquements de brindilles sous leurs pas. Au bout d'un moment, ils découvrirent une clairière pleine de fleurs blanches magnifiques. Attirés par ces fleurs inconnues, ils se mirent à les cueillir et à les tresser pour en faire un collier qu'ils se passèrent autour du cou. Soudain, un vieil homme barbu plein de rides portant un long chapeau pointu surgit en un éclair.

« – Malheureux ! Vous venez de commettre une grosse erreur. Ces fleurs sont à moi ! Qui vous a autorisés à les cueillir ?

– Qui êtes-vous ? balbutièrent les enfants.

– Je suis Gauthay, le sorcier de ce bois. Vous venez de toucher à mes fleurs de vie, celles qui me rendent immortel. Pour vous punir, tous les habitants de votre village auront le cou blanc. Allez-vous-en ! Et que je ne vous revoie plus jamais dans les parages !

Jules et Marie s'enfuirent jusqu'au village en courant sans se retourner. Au village, ils découvrirent que Gauthay n'avait pas menti : tous les habitants avaient le cou blanc, du même blanc éclatant que les fleurs de vie du sorcier. Les deux enfants racontèrent leur histoire et tous se rendirent compte que la légende était vraie.

Les années passèrent et les habitants des villages alentour se moquaient des malheureux au cou blanc. « Regarde ces *cous blancs*, riaient-ils. T'as vu ces *cous blancs*, dis ? » Depuis ce temps là, le village a gardé ce nom, Coublanc, coublandis étant devenu le nom de ses habitants.

Jules et Marie ont grandi. Ils sont maintenant devenus de jeunes adultes. Depuis leur rencontre avec Gauthay, ils n'ont pas passé une journée

sans se sentir coupables de ce qui était arrivé aux habitants du village. Ils décidèrent de retourner dans le bois de Gauthay pour rompre la malédiction. Ils reprirent le chemin emprunté quelques années auparavant, le cœur battant très fort, car leur aventure passée hantait leur esprit. Ils avançaient vers la clairière aux fleurs blanches sans savoir comment ils allaient s'y prendre. Jules, irrésistiblement attiré par les fleurs blanches s'approcha dans le but d'en cueillir mais Marie le stoppa juste à temps en le bousculant. Ils roulèrent sur le sol et la tête de Marie heurta quelque chose de dur. Elle se redressa et ramassa un objet plein de terre. Elle le frotta de sa main et découvrit une lampe qui se mit à briller. Quelque chose en sortit, sous la forme d'une fumée blanche qui se transforma peu à peu en génie !

– Je suis à votre service ! Vous disposez de deux vœux, dit le génie.

Jules et Marie, bouche bée, mirent un moment à réaliser.

– Qui êtes... ?

– Chut ! Coupa Marie. Si nous lui posons une question, ça va compter comme un vœu. Nous devons réfléchir à ce que nous lui demandons.

Après un moment de réflexion, Marie se lança :

– Génie, comment faire disparaître la malédiction du cou blanc de notre village ?

– Ce sortilège cessera à la mort de Gauthay, c'est-à-dire lorsque quelqu'un parviendra à arracher la fleur Mère qui se trouve au centre de la clairière, sans toucher aucune autre fleur.

Jules et Marie observèrent le champ de fleurs et repèrent rapidement la fleur Mère : elle était plus belle, plus grande et plus blanche que toutes les autres.

– J'ai une idée ! s'exclama Jules. Génie, pour mon deuxième vœu, je souhaite que tu me transformes en buse pendant cinq minutes.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Marie s'aperçut qu'une buse se trouvait à la place de Jules. L'oiseau s'envola et tournoya au-dessus de la clairière, et soudain elle piqua vers la fleur Mère et l'arracha de ses serres. Un cri puissant jaillit du bois. Jules ayant retrouvé sa forme humaine entraîna Marie vers le village. Ils découvrirent le corps de Gauthay, allongé au pied d'un arbre. Il était mort. Le bois porte encore son nom aujourd'hui.

De retour au village où ils furent accueillis en héros, ils s'aperçurent que les villageois n'avaient plus le cou blanc.

Les élèves de CM



# Mots croisés Grille n°22 par François Millord

**Horizontalement.** **A.** Qualifie l'attentat du Bataclan en novembre. **B.** Poilu. Unité de résistance. **C.** Arbre. Oiseau blanc connu pour son chant à l'approche de la mort. **D.** Pays présidant l'Union Européenne depuis juillet 2015. **E.** Soixante-huitard chevelu. Réseau de transports francilien. **F.** Métal. Acronyme franco-phonique de Daech'. Maison russe. **G.** Manche d'une partie de tennis, de badminton ou de volley. Cithare chinoise. Note. **H.** Orateur. Lettre grecque. **I.** Enfantin. **J.** Celle de Milan cette année était universelle.

**Verticalement.** **1.** Toilette inachevée. Cité portuaire de la Rome antique. **2.** Dictateur d'outre-Rhin. **3.** Rancard. Lettre grecque. Taxe pétrolière. **4.** Coupé près du sol pour favoriser la repousse des rejets. Début de « bonjour » transalpin. **5.** Qualifie les jeux qui débiteront le 5 août 2016 à Rio. **6.** Sport collectif dont la coupe du Monde a eu lieu cet automne en Angleterre. Initiales inscrites sur la croix du Christ. **7.** Drame lyrique japonais. À la mode. Suffixe des sites Internet transalpins. **8.** De mêmes parents mais pas frères. Courrier. **9.** Symbole d'un métal de la famille des actinides. Jeu constitué d'une suite de dessins. **10.** Les pays du Proche Orient en ont connu une vague importante cette année.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A										
B		■					■			
C			■						■	
D										
E	■						■			
F			■			■				
G				■				■		
H							■			
I		■							■	
J										

Solution page 22

## Propos facétieux du Glaude a Mercier, d'Écoche, rapporté par Alain Crozet

— Dis donc, Glaude, disait mon grand père (exprès pour le lancer !), De Gaulle, yé quand même un grand homme, non ?

— Grand ? Grand ? Pas tant que ça ! Al éto avu ma au régiment, al éto dans la même tsambre que ma, eh ben al avo le même yé (lit) que ma !

### Élèves de l'école publique

Année 2015-2016

Enseignant : Lionel Simond (Tancon-71)

#### CM 1 (6 élèves)

#### CM 2 (9 élèves)

Dorian BOUCHACOURT Le Pont des Rigolles  
Charly DARGAUD Rue Michon - Charlieu  
Lilou GUERZEDER Le Foron  
Romane LACÔTE Cadollon  
Yaël VIDAL Rue Guinault - Charlieu  
Yohann VOGIN La Raterie

Alexis BALTHAZARD La Roche  
Pierre BERRY La Croix-du-Lièvre  
Shâhin BOUZIR Le Bourg  
Célian BUZET-BAGUE Bois Gauthay  
Lisa CHATTON La Bourgogne  
Angèle CHAVANON L'Orme  
Enzo DESMURS La Bergerolle (Saint-Igny)  
Camille ÉSBERARD La Favrie  
Nolan MONTET Les Bruyères

# Miaou Mi-a-ou

Il est arrivé par un soir d'été  
Petite boule de poils, une adoration  
Chat-puristi, ici pas de tétée,  
Trop mignon mon petit chaton.

C'est un beau chat très charmant  
si doux, si fier, indépendant.  
Chat alors, il est coquet  
comment fait-il, c'est son secret.

Trop mignon chaton au manteau gris  
S'assied sans bruit sur mes pages  
que j'écris, tout ça sans tapages,  
qu'est-ce qu'on ch'amuse, j'en ris.

Chapoulipopette le voilà à l'affut  
est-ce une souris, est-ce un oiseau ?  
C'est fatigant après tout je suis repu  
il s'étend et ronronne : c'est beau.

Viens mon chaton, viens sur mon cœur  
toi mon compagnon de vie, de jeu  
ta place est là ! N'aie pas peur  
et garde toujours tes beaux yeux.

 Simone Stocker-Chevonet

